

L'auditoire



LE JOURNAL DES ÉTUDIANTS DE LAUSANNE DEPUIS 1982

SOCIÉTÉ

RÉVISION DE
LA LAJE

CAMPUS

ÉTUDIANTS ET
MIGRANTS

CULTURE

LA GUERRE
DANS L'ART

DOSSIER

Oui, je le veux

L'auditoire lève le voile sur le mariage





DOSSIER

Pour son avant-dernier numéro de 2018, *L'auditoire* consacre son Dossier au mariage, institution millénaire dont la perte de vitesse conduit à une multitude de questionnements. Religieux ou civil, forcé ou passionnel, le mariage soulève de nombreux enjeux que nous

vous proposons de suivre au fil d'une dizaine d'articles. De l'histoire de son institution à sa crise contemporaine en passant par les coutumes loufoques existant autour de sa célébration à travers le monde, *L'auditoire* vous invite à dire «oui» à ce Dossier.

04
Interview de Martine Segalen

06
Aperçu historique

07
Le mariage en crise

08
Monogamie

Enjeux économiques

09
Questions féministes

10
Mariage et homosexualité

Au fil des œuvres

11
Pastilles: et dans le reste du monde?



FAE

15
Votation à l'Unil



SPORT

18
Sport et nationalisme

Ultimate Tazer Ball



CULTURE

20
La Première Guerre mondiale dans l'art

21
Hokusai et les mangas

Jaune c'est jaune

22
Nos chroniques

19
AGENDA

23
CULTURE EN VRAC

24
CHIEN MÉCHANT



SOCIÉTÉ

12
Accueil extra-familial en Suisse

13
Les oublié(e)s de l'Histoire

Expérimentation animale

14
Tsépakoi

T'as joui?: L'orgasme féminin



CAMPUS

16
Association: M.E.T.I.S

Brèves

17
Studyblr, studygram: études et réseaux sociaux

Subventions pour l'égalité

REMERCIEMENTS
LES RÉDACTEURS D'AVOIR BENDU À L'HEURE ET C'EST VRAI LA DAME DU COR OU! ÉTAIT ENCORE LÀ - LES GENEVOIS POUR LEUR OUVERTURE D'ESPRIT, ANTOINE D'ÊTRE REVENU (NE NOUS QUITTE PAS), LA TABLE DE PING PONG ET SA GROSSE BOULE, LLIANA POUR SES BROWNIES, À LA BANANE, FLOOÏNT POUR LE VIN CHAUD QUI SENT TOUJOURS LA PISSE, MAIS CETTE FOIS AVEC DU DEPOÛT EN PLUS (ON NE VEUT PAS SAVOIR).

L'AUDITOIRE

N° 247
BUREAU 1190, BÂTIMENT ANTHROPOLE
1015 LAUSANNE
T 021 692 25 90
ÉDITEUR FAE
E REDACTION@AUDITOIRE.CH
WWW.AUDITOIRE.CH

PARUTION 6 FOIS L'AN

ONT PARTICIPÉ À CE NUMÉRO
VALENTINE MICHEL, SUZANNE BADAN, JUDITH MARCHAL, THIBAUT NIEUWE WEME, OPHÉLIE SCHAEFER, MATHILDE DE ARAGAO, CHAIMAE SARIRA, CHRISTOPHE SANTOS, CHIARA CACCIO, MARINE COLLET, SARAH GARBOUJ, MARION MARCHETTI, FANNY CHESEAU, IRÈNE DUTOIT, DIMITRI DRERA, DAVID RACCAUD, FANNY UTIGER, LOU MALIKA DERDER, THOMAS DERAGO, JESSICA CHAUTEAMS, ALEX OKTAY, ALEXANDRE CERNEUX, VIRGINIE DESSAUGES, EMILIE MICHEL, MARINE ALMAGBALY, SACHA SCHLUMPF, SEBASTIEN BRUNSCWIG, SACHA TOUPAÏCE, CARMEN LONPAT, NORA THACI, LLIANA DOUDOT

CORRECTIONS
GRÉGOIRE GONIN

SECRÉTAIRE ADMINISTRATIF ET COMPTABLE
ANGÉLIQUE CORNET

IMPRIMERIE
CENTRE D'IMPRESSION DES RONOUZ

COMITÉ DE RÉDACTION
RÉDACTION EN CHEF
SUZANNE BADAN, VALENTINE MICHEL

DOSSIER
THIBAUT NIEUWE WEME

CAMPUS ET SPORT
JUDITH MARCHAL

SOCIÉTÉ
OPHÉLIE SCHAEFER

FAE
PAULINE MOTTET

CULTURE
MATHILDE DE ARAGAO

L'esprit d'équipe

Le constat est bien connu de chacun: le monde ne va pas très bien. Entre les conflits politiques qui ont pour conséquence des milliers de morts et de blessés, Trump qui sépare des familles et met des enfants dans des cages (entre autres frasques), l'environnement qui se détériore chaque jour un peu plus, les personnes de la communauté LGBTQ+ qui se font attaquer dans la rue, ou encore le fait que des gens parviennent encore aujourd'hui à voter non à l'égalité salariale, on ne rigole pas trop. Les quelques journaux qui existent encore (et ils sont de moins en moins nombreux, l'avenir de la presse n'apparaissant pas plus radieux) offrent chaque jour des nouvelles plus tristes les unes que les autres. On rentre à la maison?

Chacun pour sa gueule?

Face à toutes ces informations démoralisantes, difficile de savoir quoi faire ou quoi penser. Pour beaucoup, c'est un sentiment d'impuissance et de déception qui domine (on vous en parlait déjà dans l'édito du n°246). En découlent des discours cyniques et fatalistes: «de toute façon on ne peut rien faire», «ça ne sert à rien d'essayer», «c'est naïf de penser qu'on peut changer les choses»... A partir de là, c'est une philosophie de vie entière qui se met en place: le «chacun pour sa gueule», une tendance qu'on observe de plus en plus dans nos sociétés à travers un individualisme poussé à l'extrême. Pourquoi aider les autres, si on ne peut de toute

façon rien changer? Pourquoi aider les autres, si ça ne nous avance pas dans nos projets personnels? Au fond, c'est bien plus simple de garder de la distance, d'être cynique et de critiquer les idéalistes et leurs tentatives plutôt que d'essayer soi-même quelque chose – et de prendre le risque d'échouer.

Cercle vicieux... ou vertueux

Le problème, c'est que si l'on pense qu'on ne peut rien changer, on ne change effectivement rien. Les gens qui mettent en avant ce discours ont raison: si l'on ne propose aucune solution, le cercle vicieux continue. Mais il existe une autre manière de voir les choses. En effet, ceux qui pensent qu'ils peuvent changer le monde ont aussi raison: la déforestation en Indonésie a baissé de 60% en 2017. Le Maroc a mis en avant des lois criminalisant sévèrement le harcèlement sexuel. Le nombre de suicides a baissé de 3,5% au Japon en 2017, pour la huitième année consécutive. Le Costa Rica a levé le ban contre le mariage pour personnes homosexuelles. Le taux de mortalité maternelle en Inde a baissé de 22%. Une loi est entrée en vigueur au Pakistan garantissant les droits des personnes transgenres et les protégeant contre toute forme de discrimination. Le nombre de personnes contaminées par le sida en Afrique du Sud (le pays le plus touché par le virus) s'est réduit de moitié depuis 2010. Le Canada a fait de sa plus grande forêt (deux fois la taille de

la Belgique) une zone protégée. Le Zimbabwe a développé un programme prometteur pour lutter contre la dépression et parler de santé mentale dans le pays. Les progrès scientifiques concernant l'édition du génome permettent désormais d'entrevoir un traitement pour de nombreuses maladies jusqu'ici incurables. Le gouvernement éthiopien est désormais composé à 50% de femmes. Des exemples d'actions réelles et de résultats probants, parmi d'autres tentatives visant à changer le monde. Pas mal, pour des grands naïfs.

L'empathie, c'est sympa

Au fond, face à tout ce qui se passe dans le monde et autour de soi, chacun peut décider de sa réaction: le cynisme ou l'optimisme. Mais pour qu'on arrive à quelque chose, il ne s'agit pas d'invoquer un optimisme naïf, qui pense que les changements se produiront par miracle; au contraire, il est plus intéressant de mettre en avant un optimisme conscient des réalités et prêt à travailler pour un monde meilleur. Pour certains, cela signifie dédier sa vie entière à cette mission, mais nous ne sommes pas tous obligés d'aller jusque-là: on peut aussi se concentrer sur des petites choses, à notre modeste niveau. En effet, on peut toujours choisir d'accueillir les autres avec empathie et compassion, s'engager pour les causes auxquelles on croit, aider et écouter les gens autour de soi, et se faire entendre (vous pouvez par exemple écrire pour un torchon gauchécolo-féministe, comme, au hasard, celui que vous tenez dans vos mains). On peut tous choisir d'observer de loin avec un regard désapprobateur, ou d'essayer de faire quelque chose; il semble néanmoins qu'une option soit plus productive que l'autre. Après tout, la vie est un jeu d'équipe, alors mettons nos maillots, choisissons bien nos coéquipiers, et jouons. C'est toujours mieux que de critiquer depuis les gradins. Comme disait un ancien co-rédac' chef plutôt malin, «c'est cul-cul, certes, mais c'est vrai». •



Colleen Hayes / NBC / The Good Place



«Les mariages sont plus rares, plus réfléchis, plus tardifs»

Interview avec Martine Segalen

INTERVIEW • Ethnologue et professeur émérite à l'Université Paris-Nanterre, Martine Segalen est une spécialiste de la famille qui a consacré une importante partie de sa carrière aux questions culturelles et sociologiques gravitant autour du mariage. Pour *L'auditoire*, elle raconte l'histoire mouvementée de cette institution et décrypte ses enjeux contemporains.

Si on s'en réfère à notre modèle occidental, quelle est la «fonction» du mariage? A quel besoin humain répond-il?

Le mariage répond à des définitions extrêmement différentes selon les époques et selon les sociétés. Pour réduire cette institution à l'espace chrétien qui a été le nôtre jusqu'à la sécularisation des Etats, le mariage était davantage qu'une traduction juridique d'un homme et d'une femme vivant une vie de couple; c'était une institution voulue par Dieu pour encadrer la sexualité, un sacrement qui permettait d'organiser la vie de famille, de transmettre les patrimoines et d'assurer la reproduction sociale. C'est d'ailleurs pour quoi il a été plus souvent l'affaire d'alliances entre familles que de de l'union libre entre deux individus.

Originellement, le mariage n'est donc pas forcément lié à un idéal amoureux. Qu'est-ce qui fait qu'aujourd'hui ce soit le cas?

Effectivement, le mariage étant conçu pour l'organisation de la société et de la reproduction, il ne se faisait pas sur la base du sentiment; c'était un sacrement religieux, et son contenu - un homme et une femme - n'avait rien à voir avec l'amour, c'était une décision prise par les parents en fonction de considérations socio-économiques (ce qui n'excluait cependant pas l'attraction entre les jeunes gens). Ce n'est qu'à partir du XIX^e siècle que l'amour est devenu petit à petit un justificatif de l'union. Aujourd'hui, avec l'importance accordée par nos démocraties occidentales aux valeurs individualistes que sont l'accomplissement personnel et la revendication au bonheur, c'est plutôt au nom de l'amour qu'on ne se marie plus.

La corrélation entre l'institution matrimoniale et l'Eglise est donc très forte?

Il faut savoir qu'en France et dans tous les pays chrétiens d'Europe, c'est l'Eglise qui a longtemps existé et dominé avant même que les Etats ne se forment, et qu'en conséquence c'est la doctrine chrétienne qui a fixé les règles du mariage au fil des siècles.

«La société s'est dégagée de l'emprise religieuse»

C'était elle qui régissait l'ensemble de l'état civil d'ailleurs; il n'y avait pas d'acte de naissance mais un acte de baptême, de mariage et de sépulture, et non de décès. Avec l'instauration des actes civils, c'est la Révolution française qui est venue arracher le mariage des mains de l'Eglise, et qui a transformé ce sacrement, lien évidemment indissoluble avec le Christ, en contrat civil qu'on peut rompre à tout moment, comme tout contrat entre deux parties. Cela a été un événement historique considérable. A partir de là, la société s'est progressivement dégagée de l'emprise religieuse, et aujourd'hui on arrive au résultat où probablement moins de la moitié des mariages se célèbrent à l'Eglise, les futurs époux passant un contrat civil devant le maire.

Le mariage, c'est également l'incarnation de la monogamie. D'où cela vient-il?

A nouveau c'est très occidental. La monogamie vient historiquement de cette doctrine religieuse «un homme, une femme», et c'est me semble-t-il à nouveau lié à la question de la filiation. Quand on est marié, que ce soit religieusement

ou civilement, on a en quelque sorte promis qu'on était monogame; l'institution existe donc pour renforcer le lien de paternité. Selon l'adage latin: «*Mater semper certa est. Pater est quem nuptiae demonstrant*» (la mère est toujours connue, le père est celui que les noces désignent). On trouve donc cette idée que le mariage sert essentiellement à la légitimation des enfants. La mère étant celle qui accouche, on est toujours sûr de sa maternité. En revanche, la paternité est obtenue à travers le lien du mariage. Cette idée se retrouve dans le devoir civil pour un homme d'aller reconnaître l'enfant, s'il n'y a pas mariage, puisqu'il n'y a pas eu d'obligation «morale» si je puis dire, ou étatique, d'être fidèle. Et justement, lorsque l'homme est marié, cet acte de reconnaissance n'est pas nécessaire. La monogamie vient donc de cette assurance de la ligne paternelle, issue de notre long passé de société patriarcale où l'importance de la lignée et du sang a été considérable.

Comment expliquez-vous la fragilisation occidentale du mariage aujourd'hui?

Il y a beaucoup de causes à cela. Il y a eu une première vague de rejet du mariage dans les années 1970, avec l'arrivée de la génération rebelle contre l'ordre bourgeois et qui lui associait cette institution. Après la guerre, le mariage d'amour comparé au mariage d'intérêt apparaissait pourtant comme un progrès. Mais dans les années 1970, tout à coup, l'amour n'a plus semblé compatible avec le mariage. La jeune génération a vu beaucoup de femmes très malheureuses en mariage et a préféré admettre que l'amour pouvait être un sentiment éphémère, et que donc il n'avait pas besoin d'être enfermé dans un

carcan qui sentait le bouillon. On a commencé à lui préférer l'union libre. Quant à ceux qui se mariaient, ils allaient à la mairie, expédier la cérémonie rapidement «entre quatre yeux», avec soit dit en passant une attitude souvent provocatrice: en portant par exemple des jeans troués ou une robe noire pour la mariée. Ce rejet de l'institution matrimoniale était aussi fondamentalement lié au changement de la situation des femmes, qui ont eu progressivement accès à l'éducation supérieure, qui sont rentrées sur le marché du travail, ont bénéficié des lois sur le droit à l'avortement, l'ouverture à la contraception chimique, etc... Cette libération du corps et du cœur a conduit à beaucoup de divorces. Par ces progrès, les femmes ont de plus en plus reculé l'âge à la maternité. Le mariage n'était absolument plus nécessaire pour former un couple pour ceux qui pensaient que l'Etat ne devait pas s'immiscer dans leur vie privée. Et alors que dans les années 1970 il y avait encore une pression de la part des parents pour que leurs enfants se marient, on est maintenant en quelque sorte à deux générations de gens qui ne se sont pas ou peu mariés et qui ont beaucoup divorcé. Petit à petit, l'Etat a compris qu'il ne devait pas se mêler de la vie privée, que l'amour appartenait à la sphère de l'intime.

«L'Etat a compris que l'amour relevait de la sphère de l'intime»

Les lois ont suivi. Elles ont par exemple fait que les enfants aient le même statut. Avant, on faisait la distinction entre les enfants légitimes et ceux nés d'un adultère.

Aujourd'hui en France, 60% des enfants naissent hors mariage, on ne fait plus la différence. Alors oui, le mariage est certainement affaibli. Rappelons que cela n'a rien d'un jugement, c'est une constatation.

Ces dernières années, on assiste à beaucoup de revendications de la communauté LGBTQ+ pour le droit de se marier, souvent perçues par certains comme une insulte à l'institution. Pourquoi?

Si on reprend la «manif pour tous», les contestations à l'ouverture du mariage aux homosexuels proviennent d'un mouvement politique et d'inspiration religieuse de droite qui met en cause davantage les conséquences du mariage que le mariage en tant que tel, c'est-à-dire le droit à la filiation. En effet cette dernière est inhérente à l'institution, comme on l'a dit précédemment. Ainsi, que le mariage soit institué par l'Etat ou par l'Eglise, qu'importe la sorte d'autorité publique, il y a cette constante sur l'idée de la parenté. Ce qui a donc soulevé les foules, c'est l'idée d'autoriser une filiation pour des couples de même sexe qui par nature ne peuvent pas se reproduire. La question sous-jacente est donc la PMA (procréation médicalement assistée), et il faut admettre que cette dernière impliquerait, en donnant deux parents de même sexe à un enfant, un vrai régime de changement du système de parenté qui ne serait pas banal et qui est donc responsable de cette levée de boucliers.

Malgré le déclin du nombre de mariages en Occident, on remarque un formidable boom du «business» du mariage. Comment expliquer cette contradiction?

Ce n'est pas vraiment une contradiction, aujourd'hui tout est l'occasion de marchandisation alors on ne s'étonnera pas. Le mariage étant plus rare d'une certaine façon, les gens, quand ils ont décidé de le faire, en font une fête à tout casser. Avec un âge au mariage de plus en plus tardif – la moyenne doit se situer autour de la trentaine – les couples ont souvent déjà des enfants au moment de se marier. Ce n'est donc plus du tout un rite de passage qui donnait l'accès à la procréation, à la sexualité, à l'état d'adulte. Tous ces passages étant déjà faits, ce qu'on veut faire signifier c'est l'importance de son couple, le faire publiquement reconnaître. En somme, comme les

mariages sont plus rares, plus réfléchis et plus tardifs, il y a souvent une grande pression à en faire une fête. On peut dire que c'est également pour ça qu'il y a maintenant beaucoup de jeunes couples qui ne se marient pas: cela coûte énormément d'énergie et d'argent. Comme ils n'ont souvent ni le temps ni les moyens, ça peut facilement faire peur.

On est donc entré dans l'ère du mariage-spectacle?

Toujours dans l'optique d'une société individualiste, on peut dire qu'aujourd'hui on veut une fête qui nous ressemble, qui soit tout à fait spéciale, qui soit «à la carte». Et cette quête d'originalité se greffe sur un commerce assez énorme: il y a tout un ensemble d'agences qui proposent des mariages «clés en main», des émissions de télévision qui vulgarisent tout ce côté festif et compétitif.

«Le mariage n'est plus un rite de passage qui donne l'accès à l'état d'adulte»

Cette idée du «pourquoi se marier si on ne fait pas une grande fête?» est tout à fait entrée dans les mœurs. On se retrouve aujourd'hui à employer une expression imposable il y a encore quelques décennies en parlant de mariage «réussi» ou «pas réussi». Il y a même des fêtes de PACS d'ailleurs, tout est occasion de célébration et d'affirmation de soi. Il y a aussi les «salons du mariage», qui s'appellent désormais les «salons du PACS et du mariage», c'est assez drôle.

A propos du PACS, quelle en est la véritable utilisation?

Ce qui s'est passé, en tout cas en France, c'est qu'à l'arrivée de sa législation en 1999, elle permettait aux couples de même sexe de bénéficier pratiquement des mêmes facilités que les couples mariés. Le PACS était donc originellement destiné à la communauté homosexuelle, et aujourd'hui pourtant il est utilisé à 99% par des couples hétérosexuels. Ces derniers s'en sont emparés comme d'un mariage «light», et chaque année le nombre de PACS augmente pendant que celui du mariage diminue. En fait, le PACS peut être vécu de deux façons



Martine Segalen: «En France et dans tous les pays chrétiens d'Europe, c'est l'Eglise qui a longtemps existé et dominé avant que les Etats ne se forment.»

différentes: soit le couple considère que c'est un acte purement administratif, au même titre que d'aller demander un raccordement à la fibre optique, ou alors au contraire ils considèrent que c'est quelque chose de solennel et ils en font une fête. Comme on l'a dit avant avec la marchandisation de la vie amoureuse, cette deuxième option est de plus en plus récurrente.

Avez-vous un éventuel pronostic de l'avenir du mariage?

On dit souvent que nos sociétés sont très individualistes, qu'on vit tous avec le téléphone au bout des doigts, qu'on est obnubilé par le «moi», etc. Nos sociétés manquent de rituels, alors on les trouve dans d'autres choses, dans d'autres moments. Ce qui devient important par exemple, c'est le moment de la naissance de l'enfant, car elle vient

réellement lier entre elles quatre personnes, c'est-à-dire les parents des mariés. Tant que le couple n'a pas d'enfant, ce lien n'existe pas, même s'il se marie. En fait, le mariage se déplace sur la naissance de l'enfant et c'est lui qui fait la famille. Les jeunes d'aujourd'hui peuvent être un peu cyniques et blasés par rapport au mariage, parce qu'ils ont assisté à trois générations de parents divorcés. L'idée de séparation et de liberté de ses choix est bien installée maintenant. •

Propos recueillis par
Thibault Nieuwe Weme et
Judith Marchal

A vos bagues, prêtres, partez!

HISTORIQUE • Le mariage est une pratique sociale dont le caractère ancien est unanimement reconnu. Dans notre société occidentale, c'est surtout au christianisme que nous devons le façonnement de son institution. L'auditoire part sur les traces de sa construction historique.

Quasi intemporel, le mariage se retrouve dans presque toutes les cultures et les époques. Malgré la diversité et l'évolution des sociétés humaines, l'institution a certes pris des formes très différentes, mais son principe essentiel – l'organisation de la famille et le partage des patrimoines – a perduré. En Occident, c'est surtout la doctrine chrétienne qui s'est occupée d'instituer ses règles et son fonctionnement dès le XII^e siècle.

Fondations chrétiennes

Bernard Andenmatten, professeur en histoire médiévale à l'Unil, explique que «le modèle du mariage occidental comme création de l'Eglise médiévale se base sur quatre caractéristiques constitutives: la monogamie, l'exogamie, le consensuel et l'indissolubilité». Ces piliers viennent parfois contredire des pratiques largement en vigueur à l'époque, à commencer par une polygamie alors très banale, surtout dans les cours princières. Le principe exogame, en plus d'être une barrière évidente à une consanguinité hérétique, est inhérent à une certaine idée de propagation des liens fraternels. Ne permettant des liens conjugaux qu'au-delà du quatrième degré de parenté, l'Eglise veut «qu'en multipliant les liens d'alliance, on multiplie la parenté et que celle-ci entraîne la *caritas*, l'amour et la paix; il fallait donc l'étendre à l'infini pour déboucher sur une sorte de solidarité universelle». Quant au principe consensuel, il veut «contrarier les stratégies des familles qui veulent unir leurs enfants pour des questions d'alliances politiques ou de territoires, que ce soit à l'échelle aristocratique ou paysanne.

Multiplier les liens de parenté pour entraîner la paix

Il existe des cas où la justice ecclésiastique intervient pour rendre une union valide contre l'avis des familles. Dans cette optique, l'Eglise

est plus respectueuse de l'individu que les familles» continue Bernard Andenmatten. En contrepartie de ce respect du consentement, le mariage doit suivre le principe d'indissolubilité, donc être définitif envers et contre tout.

La religion perd son emprise

Quelques siècles plus tard, les Lumières mettent à mal le dogmatisme chrétien, ce qui entraîne progressivement une libéralisation de la société. Accompagné à la formation des Etats, on assiste alors à «un mouvement général de transfert des compétences qui passent des mains de l'Eglise à celles de la société civile, à une laïcisation des lois et mœurs», explique Bernard Andenmatten. En France, après la Révolution de 1789, le mariage devient le ressort de l'Etat; il ne se célèbre plus à l'église mais est enregistré en mairie. Avec la légalisation du divorce, l'union devient défectible et ne relève que de la simple volonté des consciences. Cette dynamique de sécularisation conduit également à une distanciation maximale avec le religieux: les autorités civiles veulent désacraliser le mariage et le réduire à un acte purement administratif.

Valorisation du sentiment

Si l'Eglise promulgue le principe de consentement dès le XII^e siècle et favorise le mariage d'inclination, elle ne fait pas l'affaire des familles de la haute bourgeoisie. Avec la perte d'influence de la religion et l'émergence des Etats, ces dernières ont raison du mariage chrétien à partir de la fin de la Renaissance. Dans la plupart des pays européens, les souverains réintroduisent dès le XIX^e siècle l'obligation du consentement parental. Les mariages d'amour disparaissent, en tout cas dans les classes supérieures. Juridiquement, le statut des femmes est dévalorisé; elles redeviennent soumises à la tutelle de leur père puis à celle de leur mari. Cependant, le XIX^e siècle n'était pas autant l'apanage de la bourgeoisie que celui du romantisme, ce qui rend cette période très ambivalente en matière d'importance accordée au



En 1274, mariage entre Marie de Brabant et Philippe III de France.

sentiment. En approchant du XX^e siècle, le message des arts et des lettres commence à triompher: l'éclosion de l'amour comme étant un libre choix rentre petit à petit dans les consciences. L'endogamie est rejetée, la volonté et le sentiment deviennent prioritaires.

Déclin progressif

Dans les années 1970, le mariage connaît une nouvelle période de bouleversement. La génération des soixante-huitards porte des nouvelles valeurs libertaires et émancipatrices en ce qui concerne les droits des femmes. Le matrimonial, étant vu comme liberticide et sexiste, va connaître une grande perte de vitesse et les divorces vont exploser (à lire en page 7). Aujourd'hui, le mariage n'est plus le passage obligé pour accéder à la vie adulte et procréative. Il n'est en effet plus nécessaire de s'épouser pour

se lancer dans la fondation d'une famille, en témoigne le nombre toujours croissant d'enfants nés hors mariage, la dépénalisation de l'adultère ou encore l'ouverture de l'adoption (même si parfois relative, lire ci-contre) aux couples non mariés. L'élargissement progressif des droits individuels à la communauté homosexuelle (voir page 10) contribue également à la modernisation de cette institution en perpétuelle mouvance. Si aujourd'hui elle semble plus fragile que jamais, nul doute qu'elle n'est pas morte pour autant et qu'elle a des jours nombreux devant elle. •

Chaimae Sarira et
Thibault Nieuwe Weme

Quand l'intérêt dit oui

STRATÉGIE • Le mariage des contes de fées nous promet la grandeur des sentiments et l'amour éternel. Pourtant, il contient toute une dimension contractuelle qui met parfois l'amour au second plan, voire le déconsidère complètement.

Pendant longtemps, avant l'invention occidentale des valeurs individualistes que sont la quête du bonheur et l'accomplissement personnel, l'union conjugale n'était que le résultat d'alliances familiales stratégiques. Les fiançailles s'arrangeaient – généralement au travers de la figure hégémonique paternelle – en vue de conserver ou d'augmenter le statut social des familles. Ce système patriarcal perdure d'ailleurs dans certaines cultures où la religion a gardé son impact sur les mœurs et la justice. Toutefois, les mariages arrangés ne se font pas tous sur la base de motifs socio-économiques: ils peuvent relever d'une organisation complexe et socio-normative. Ces pratiques, malgré leur consonance exotique, restent pourtant fréquentes sur la scène occidentale.

Motifs en tout genre

Un des nombreux exemples est le mariage en tant que masque social: certains homosexuels s'unissent dans un mariage hétérosexuel dans le but de revêtir une apparence conforme aux attentes sociales. Dans cette union, les sentiments sont délaissés au détriment d'une stratégie pour être reconnu – et se sortir d'une amère marginalité. L'accord matrimonial peut également être la voie menant à l'accomplissement de certains objectifs personnels. Par exemple, rappelons qu'en Suisse, pour prétendre à l'adoption, il faut être marié. Survivance de nos traditions passées, le mariage est encore conçu comme le préambule inéluctable à la fondation d'une famille. Nombreux sont les couples à se plier à cette injonction

juridique. Par conséquent, le contrat conjugal passe ici du rang de fin à celui de moyen. Un des autres traits du mariage est la constitution d'un capital économique commun, existant pour faciliter et uniformiser la vie de famille.

Cette règle symbolique a acquis une dimension constitutionnelle

Au fil du temps, cette règle symbolique a acquis une dimension constitutionnelle; la loi favorise par exemple très nettement l'acquisition de biens immobiliers aux couples mariés. Il n'est pas rare de voir des couples âgés et non mariés – parfois même ne vivant plus ensemble – s'épouser à l'aube de leur

«déclin» pour bricoler des parts d'héritages plus juteuses ou s'approprier des biens immobiliers. En somme, le mariage étant encore et toujours une institution jouissant d'une grande reconnaissance dans les mœurs et les livres de loi, il est souvent accaparé pour ses avantages légaux et légitimateurs. Souvent présenté comme le but absolu de l'aventure matrimoniale, l'amour n'a pas toujours son mot à dire. •

Chiara Caccivio et
Thibault Nieuwe Weme

C'est la crise!

DÉCLIN • Le nombre de mariages par année et par millier d'habitants a diminué de près de 35% depuis 1970, tandis que le taux de divorce, lui, a grimpé pour atteindre 41,5% en 2016. L'auditoire part à la recherche des causes de cet essoufflement matrimonial.

Jean-Marie Le Goff, maître d'enseignement et de recherche à l'Unil, nous explique: «En Suisse, jusqu'à la fin des années 1990, l'union libre était un prélude au mariage. Elle l'est encore fortement aujourd'hui, mais les naissances hors mariage sont en train d'exploser (un enfant sur cinq), ce qui indique que de plus en plus de couples ne considèrent plus le mariage comme étant nécessaire» Dans «*Divorce, Trends, Pattern and Consequences*», Juho Härkönen propose une analyse semblable: le recul du mariage s'explique par un changement de ce qu'il représente dans les mentalités. En effet, là où auparavant le mariage avait pour but explicite de créer un environnement stable où éduquer ses enfants, les époux ont aujourd'hui tendance à considérer l'emménagement dans leurs futurs foyers comme un événement ayant la même valeur symbolique. Le mariage prenant l'aspect d'une

célébration futile et coûteuse attirerait alors moins les couples de façon générale.



Augmentation des divorces

«Il y a plusieurs raisons à la base de l'augmentation des divorces, dont notamment l'allongement de l'espérance de vie et la diminution du veuvage (les couples doivent vivre plus longtemps ensemble s'il n'y a pas de divorce)», explique Jean-Marie Le Goff. Au-delà de ces causes structurelles, il apparaît également un effet de «contagion sociale» qui semble lui aussi avoir un impact sur

le taux de divorce: sur ce phénomène, une étude américaine montre qu'un divorce augmente significativement la probabilité d'autres divorces dans un réseau. Le divorce se propagerait plus facilement chez les personnes ayant un cercle social plus restreint que les personnes ayant plus d'amis proches. On remarque alors que les divorcés ont tendance à fréquenter et à remarier d'autres divorcés réorganisant leurs cercles de connaissances. La présence d'enfants dans un couple ne semble pas diminuer les chances de divorce, mais elle paraît rendre moins susceptible ce phénomène de contagion. Les enfants issus d'un couple de divorcés sont 60% plus susceptibles de divorcer à leur tour.

Un futur trouble?

Aujourd'hui, le mariage se trouve dans une situation sociale, politique et

religieuse ambiguë; bien qu'on constate une diminution du nombre d'unions, plusieurs groupes politiques réclament le droit de se marier tandis que d'autres militent pour la primauté des valeurs traditionnelles qui lui sont rattachées. Sur ce point, Jean-Marie Le Goff ajoute: «Je ne crois pas que le mariage va disparaître comme cela dans les trente ou quarante prochaines années. D'une part, les manifestations contre le mariage pour tous en France (où les naissances hors mariage dépassent les 50%) ont montré qu'il existe des groupes sociaux ayant des valeurs ultratraditionnelles concernant la famille et qui sont très attachés au mariage.» Ainsi, malgré ses déboires, il semblerait que le mariage n'est pas prêt de disparaître de sitôt. •

Christophe Santos

Jamais deux sans trois

MONOGAMIE • L'union conjugale majoritairement répandue dans nos sociétés occidentales est l'association exclusive d'un homme et d'une femme. Retour sur l'institutionnalisation de cette pratique et de ses conséquences.

Les traditions matrimoniales des sociétés occidentales actuelles ont été en grande partie façonnées par l'Église chrétienne.

Garantir la fidélité des époux (ou plutôt de la femme)

Parmi leurs particularités figure notamment l'institution de la monogamie. En effet, qui dit mariage dit généralement engendrement d'une descendance. La monogamie dans les mariages s'explique alors notamment par le principe essentiel de la filiation biologique qui a pour but d'assurer la paternité du père. En garantissant la fidélité des époux (ou plutôt

de la femme), on évite ainsi le doute sur l'identité du père biologique. D'ailleurs, le Code civil suisse met encore aujourd'hui en avant ce principe (appelé présomption de paternité du mari), en écrivant que «l'enfant né pendant le mariage a pour père le mari». Avec le christianisme, la monogamie est donc progressivement apparue comme un idéal religieux et social, une union sacrée entre un homme et une femme permettant la procréation. Son importance est telle qu'elle dépasse même un des autres piliers «chrétiens» du mariage; l'indissolubilité. En effet, il arrivait souvent que si l'un des deux conjoints prouvait la stérilité de son partenaire, l'Église n'était plus si regardante sur ce point et l'union devenait défective.

Les variantes

Le mariage occidental chrétien contraindrait donc socialement à la monogamie, pratique qui demeure solidement ancrée dans nos mœurs. Pourtant, la monogamie n'est de loin pas le seul modèle d'union possible. Nombreux sont les pays à tolérer la polygynie (un homme lié à plusieurs femmes), notamment les pays à forte population musulmane.

La monogamie n'est de loin pas le seul modèle d'union possible

D'autres tribus et ethnies pratiquent la polygamie (union de plusieurs personnes indépendamment de leur

genre), voire le polyamour. Ainsi, l'ethnie des Moso jouit d'une sexualité totalement libre où chacun entretient les relations qu'il souhaite. Par ailleurs, dans la tribu des Tapirapé, les femmes enceintes continuent à avoir des relations sexuelles pendant la grossesse avec divers hommes en plus du mari, la croyance étant que l'enfant en deviendra plus fort. Les variantes à la monogamie sont donc nombreuses et existantes, rendant notre pratique de la monogamie plutôt socialement construite que naturelle à proprement parler. L'institution de mariages autres que monogames serait-elle alors envisageable dans le futur? •

Marine Collet

Everybody's gonna have a good time

BUSINESS • Entre amour et désamour, il est étrange de constater que le nombre de mariage baisse chaque année en Suisse mais que son marché, lui, est en plein essor. Empreinte d'une société du paraître? L'auditoire mène l'enquête.

Salons spécialisés, *wedding planner*, sites en tout genre: il suffit d'un «clic» pour se voir proposer la cérémonie de ses rêves. Malgré le déclin du nombre de mariages, l'industrie qui le commercialise a le vent en poupe. Paradoxal? Pas tant que ça. En fait, les couples se marient toujours plus tard. Bien souvent, ils partagent déjà le même toit avant de se passer la bague au doigt. Le mariage n'est donc plus un passage qui donne accès à la vie de couple et de ce qui en découle. Quant au mariage religieux, qui reste très important pour les époux croyants, il «participe à la solennité que l'on continue de vouloir

donner à l'événement, [...] un scénario nuptial qui s'allonge», comme l'écrit Martine Segalen dans son livre *Eloge du mariage*. Et qu'elle soit laïque ou pas, pour beaucoup la cérémonie matrimoniale est l'occasion de célébrer, de faire reconnaître son union, et non plus de faire acte du mariage en soi.

Un événement scénarisé

Les futurs mariés s'y prennent souvent bien à l'avance et savent ce qu'ils veulent: moins pressés, ils se donnent le temps, ils visitent les salons du mariage et prennent soin de ne rien oublier, de la salle au traiteur; les offres pullulent et il est plus simple d'échanger des idées et de comparer. En outre, internet a ouvert de nouveaux horizons aux futurs mariés; avec toujours plus d'offres, la vitrine ne cesse de s'agrandir. Enjeu social, la cérémonie est une occasion de marquer la volonté d'«individualité» du couple, de se distinguer des autres.

En fait, elle semble être une sorte de carte de visite: on met en scène un décor, on veut un thème qui nous ressemble, un mariage à notre image.

Les écrans s'invitent à la fête

L'avènement des réseaux sociaux alimente encore plus la course à cet idéal d'affirmation de soi. Les photos de mariage ne sont plus seulement exposées dans un cadre dans le salon, mais aussi sur Instagram et Facebook pour ne citer qu'eux. Qu'ils le veuillent ou non, l'«événement» sera filmé, envoyé, partagé, commenté. Tout le monde a son mot à dire et le couple s'expose encore plus aux critiques. Comme l'écrit Martine Segalen: «Aujourd'hui, on parle de mariage "ratés" ou "réussis"». Bien qu'essoufflée, la télévision n'est pas non plus en reste. Cuisine, recherche d'appartements, shopping... Tout devient compétition. Depuis peu, le mariage n'est pas épargné. Ce dernier y est présenté comme une véritable

«épreuve» avec des programmes où les cérémonies, les activités et les robes de mariée sont notées, et où les candidats deviennent des «animaux de foire». Orchestré, scénarisé, théâtralisé, le mariage devient un spectacle du couple et de l'image qu'il souhaite renvoyer de lui. Finalement, à partir en quête d'originalité et à vouloir se démarquer de la norme, tous ces mariages ne finissent-ils pas justement par devenir cette norme?

Théâtralisé, le mariage devient un spectacle du couple

Le mariage et sa cérémonie continuent de faire rêver... et de faire rêver le marché qui l'entoure. •

Sarah Garbouj



Le plus beau jour de ma vie

FÉMINITÉ • Alors que les robes de mariée en font rêver plus d'une, l'institution du mariage reste chargée de codes aux significations peu flatteuses pour la gent féminine. Robe blanche, chapeau de Sainte-Catherine, accompagnement de la mariée par le père à l'autel: des symboles porteurs d'une doctrine problématique.

Bien que le mariage et sa signification aient beaucoup évolué au cours du temps, de nombreuses traditions persistent et maintiennent une culture d'assujettissement des femmes. De par leur symbolique très imagée, ces rituels ont le pouvoir d'agir profondément sur l'inconscient et, s'ancrant dans l'imaginaire collectif, ils perpétuent de manière insidieuse une représentation réductrice de la mariée. En effet, dès leur plus jeune âge, les enfants sont conditionnés à percevoir le mariage comme un accomplissement ultime de la féminité: les princesses, attendant passivement leur prince charmant, voient leurs aspirations se réaliser au moment de la célébration des noces.

Etre conditionné à voir le mariage comme un accomplissement ultime de la féminité

Là où les garçons peuvent se construire sur des modèles de force, d'aventure et de courage, les filles sont priées d'attendre que le mariage les réalise dans leur intégrité. En témoigne la tradition du chapeau de Sainte-Catherine, symbole de culpabilisation de toute demoiselle n'ayant pas trouvé chaussure à son pied avant ses 25 ans. Cette pression exercée sur les épaules des femmes s'accompagne d'une appropriation de leur identité dans ses dimensions physique et juridique.

Contrôle de la sexualité

La robe blanche est porteuse de nombreuses significations quant à la sexualité des femmes. Comme l'indique Eléonore Lépinard, professeure en études genre à l'Université de Lausanne, «ce symbole de pureté cristallise l'importance de la virginité, qui, accompagné de la monogamie, garantissait

originellement la filiation paternelle». Le désir d'assurer la généalogie du mari s'accompagne de l'élaboration d'un double standard sexuel, encourageant les hommes, dès le XIX^e siècle, à avoir des expériences avant le mariage, ce qui explique en partie le grand développement de la prostitution à cette époque. Non seulement les femmes se voient désappropriées

originellement les femmes: «La fille passait de la tutelle du père à la tutelle du mari. Pendant longtemps, le mariage a organisé la minoration juridique des femmes, c'est-à-dire que les femmes restaient légalement des mineures. Cette tradition symbolise un fonctionnement dans lequel la femme n'existe qu'en rapport à l'homme qui en détient la tutelle. Elle

juridiques. Par ailleurs, comme le souligne Eléonore Lépinard, «le mariage organise fiscalement la désincitation au travail des femmes par la surtaxation du salaire d'appoint, qui est souvent celui de l'épouse». Ce système encourage les femmes à abandonner leur emploi et à devenir économiquement dépendantes des hommes, retombant ainsi dans un schéma restreignant.



Offrir aux enfants une vision différente de la féminité

Cela dit, une certaine évolution est à saluer dans la relation ambiguë entre les femmes et le mariage. Plusieurs films d'animation ont délaissé le schéma narratif concluant sur la célébration des noces pour offrir aux enfants une vision différente de la féminité. Par exemple, la *Reine des neiges* évoque l'annulation de fiançailles. Dans la même lignée, *Vaiana* célèbre l'indépendance de sa protagoniste ainsi que son amitié avec Maui, mettant ainsi en valeur une relation homme-femme novatrice pour un dessin animé. De plus, d'un point de vue juridique, en Suisse, les époux peuvent aujourd'hui prendre le nom de la mariée. Enfin, le Conseil fédéral a proposé, en mars dernier, de supprimer la pénalisation du mariage dans le cadre de l'impôt fédéral direct. Reste à espérer que cette idée se concrétisera et que l'institution du mariage poursuivra son sinueux chemin vers plus de droits pour les femmes, les soutenant ainsi dans leur émancipation. •

de leur sexualité, qui débute selon le bon vouloir de l'homme qu'elles épousent, mais leur désir leur est également dénié: leur activité sexuelle n'a pas de légitimité en soi, sauf pour assouvir les besoins de leur mari et accomplir leur rôle de procréatrice.

Tu ne travailleras point

L'objectification se manifeste également dans la symbolique du père qui accompagne sa fille à l'autel pour l'offrir à son mari, imposant à la mariée le statut d'un objet dont on peut transmettre la possession.

Le statut d'un objet dont on peut transmettre la possession

Comme l'explique la professeure, ce rituel retrace la dépendance dans laquelle le mariage enfermait

devient donc juridiquement dépendante de son mari.» En effet, jusqu'en 1988, les Suissesses avaient besoin de l'autorisation de leur mari pour travailler ou avoir un chéquier. La progression vers l'indépendance légale et économique des femmes aura pris plus de temps que dans les autres pays Européens: c'est seulement en 1990 que tous les cantons ont accordé le droit de vote féminin.

Problématiques actuelles

Bien que les lois offrant le pouvoir aux hommes sur le patrimoine économique de leur épouse appartiennent au passé, le contexte juridique actuel met encore des bâtons dans les roues de l'émancipation féminine. L'identité de la mariée est démantibulée lorsque le nom de son mari vient remplacer celui de son père; un fonctionnement illustrant l'ampleur du pouvoir patriarcal dans les institutions

Marion Marchetti

Madame, vous pouvez embrasser la mariée

MODERNISATION • Le mariage pour tous est un sujet d'actualité. A ce jour, seize pays européens ont changé leur législation pour permettre aux couples homosexuels de se marier. Ces bouleversements juridiques entraînent de nombreuses discussions morales et agitent le débat public. Qu'en est-il en Suisse?

Dans notre pays, l'égalité matrimoniale n'est pas encore atteinte pour les personnes homosexuelles. Caroline Dayer, experte en prévention des violences et des discriminations dans le canton de Genève, parle «d'un retard suisse au niveau légal par rapport à nos voisins». Cette non-reconnaissance de leur amour conduit les personnes LGBTQ+ à souffrir d'un terreau juridiquement homophobe et donc à se sentir marginalisées.

Rien n'oblige les couples mariés à avoir des enfants

Même si l'on peut se réjouir du progrès accompli depuis quelques décennies (avant 1942, l'homosexualité était

toujours considérée comme un crime), les mentalités ont parfois de la peine à emboîter le pas sur les lois et restent un frein important à la modernisation du mariage. Peuvent en témoigner les oppositions très virulentes au mariage pour tous en 2013, où les détracteurs de l'abandon du modèle traditionnel s'appuient principalement sur l'argumentaire procréatif: «Un couple, c'est une maman et un papa.» Dans cette optique, le mariage se devrait d'être avant tout une union féconde, permettant de donner naissance à des enfants dans une perspective de perpétuation de l'espèce humaine. Dû à son impossibilité biologique à avoir des enfants, le couple homosexuel serait ainsi «invalidé». Cet argument n'est cependant pas pertinent car rien n'oblige les couples mariés à avoir des

enfants. De nos jours, de nombreux couples hétérosexuels n'ont pas d'enfant, que ce soit par choix ou par impossibilité de procréer.

Vers un ciel plus arc-en-ciel?

En Suisse, les couples homosexuels peuvent recourir au partenariat enregistré depuis 2007. Réservé aux couples homosexuels, il leur donne des droits et des obligations en partie similaires au mariage civil, à quelques différences près. Le couple n'a pas le droit d'adopter des enfants ni de recourir à l'insémination artificielle. Cependant, le conjoint peut adopter les enfants issus d'une précédente union. Les avantages fiscaux sont similaires au mariage. Ce ne sera bientôt plus la seule possibilité: la Confédération prévoit d'examiner en

mars 2019 un projet de loi qui autorisera enfin les couples homosexuels à se marier et les couples hétérosexuels à avoir recours au partenariat enregistré. Dans cette bonne foulée, une modification de la Confédération est venue relancer les espoirs le 26 septembre dernier: l'homophobie sera dorénavant considérée, au même titre que le racisme, comme une infraction poursuivie d'office par la loi. Nous sommes sur la bonne voie. •

Fanny Cheseaux

Les noces au fil des œuvres

CULTURE • Depuis des lustres, qu'il soit de nature diplomatique, politique ou tout simplement sentimentale, le mariage occupe une place plus qu'importante dans la culture. Mise au point sur sa représentation à travers les arts et les siècles.

Ah, les mariages de contes de fées, des réceptions somptueuses, le lancer du bouquet, le divorce... Au travers des siècles, la perception du mariage n'a cessé de se modifier, et l'enjeu de l'union conjugale a de tout temps été au cœur d'intrigues de romans, de films, ou encore de pièces de théâtre. Au Moyen Age déjà, mythes et contes relatent des unions impossibles et autres amours contrariés. L'histoire de *Tristan et Iseut* en est l'exemple même. En effet, quand il n'est pas en train de pourfendre des dragons, Tristan trouve le temps de déflorer la belle Iseut, malheureusement pour lui déjà promise à un autre. Banni, le jeune chevalier épouse une femme qu'il n'aime pas et, testostérone oblige, noie son chagrin en guerroyant. Mortellement blessé lors d'un combat, il est retrouvé baignant dans son sang par Iseult, qui s'évanouit sous le choc et meurt elle aussi en frappant sa tête contre le sol. Comme ambiance, on a vu mieux.



Maris cornus et désillusions

Dans l'une des nombreuses pièces de théâtre de Molière, *L'école des femmes*, l'adultère terrifie notamment le personnage d'Arnolphe. Ce dernier prévoit d'épouser sa pupille Agnès mais, épouvanté à l'idée qu'elle puisse le tromper, la force à rester cloîtrée chez lui. La jeune femme vit donc dans l'ignorance la plus totale du monde qui l'entoure, pour le plus grand soulagement de son futur époux. C'est sans compter sur l'arrivée d'Horace, qui vole Agnès au nez et à la barbe d'Arnolphe, le laissant seul dans son

ridicule. Bond dans le temps jusqu'au XIX^e siècle, celui du déchaînement de toutes les passions. Un mariage fougueux et une vie sophistiquée: voilà ce dont rêve la romantique *Madame Bovary* de Flaubert. Néanmoins, vite désillusionnée par une vie conjugale sans saveur et un époux ennuyeux, Emma trouve l'herbe d'à côté bien plus verte et se réfugie dans les bras de deux amants. L'idylle n'est toutefois que de courte durée; la bourgeoise décide d'en finir à l'arsenic, après s'être ruinée en dépenses inconsidérées. Charles Bovary, veuf éploré, découvre la correspondance de sa bien-aimée avec ses amants, et en meurt de chagrin. Une histoire tragique, qui témoigne d'un désenchantement progressif de l'institution du mariage.

Rejet des codes

Ce n'est en effet pas nouveau, l'union conjugale comme preuve

d'un amour éternel est de moins en moins d'actualité. «J'ai l'honneur de ne pas te demander ta main, ne gravons pas nos noms au bas d'un parchemin». Certains auront peut-être reconnu *La non-demande en mariage* de Brassens. Il n'est pas le seul à avoir rejeté l'hymen; l'auteure belge Amélie Nothomb ne s'y est également pas résolue. Son roman *Ni d'Eve ni d'Adam* relate l'histoire de ses fiançailles avec un Tokyoïte, qu'elle abandonne finalement du jour au lendemain pour retourner en Belgique. Finalement, qu'il enferme ou libère, le mariage fascine, enthousiasme et terrifie; certains en pleurent de joie, d'autres de tristesse. Une chose est sûre; les cloches n'ont pas fini de résonner. •

Irène Dutoit

Y a pas que les confettis

TRADITIONS • Il y a quelques mois, les images du mariage somptueux de Meghan Markle et du Prince Harry ont fait le tour du monde. Mais comment célèbre-t-on le mariage ailleurs? *L'auditoire* s'est intéressé à ses us et coutumes à travers le monde et vous en propose une sélection.

Chaud au cœur, froid aux pieds

Si vous vous mariez au Danemark, gare à vos chaussettes préférées spécialement enfilées pour l'occasion. En effet, la tradition veut que les convives s'emparent d'une chaussette du marié pour la trouer, et ainsi protéger le couple de l'adultère. Eh oui, qui, mis à part sa nouvelle épouse, voudrait d'un homme aux orteils dénudés? La garantie de la fidélité se trouverait sous nos pieds. •



Qui dit mariage dit célébration, ce qui signifie souvent laisser-aller, voire manifestation de la déraison humaine. Pour fêter l'heureux événement, les convives redoublent d'inventivité pour pimenter les festivités. Afin d'assouvir votre curiosité – ou simplement pour vous donner des idées pour le mariage prochain – *L'auditoire* a sélectionné les plus loufoques de ces coutumes. •

Dimitri Rudra
et Thibault Nieuwe Weme



Une petite mise en jambe

En Corée du Sud, les amis du futur marié sont fraternels: pour rien au monde ils ne voudraient que leur protégé ne manque de jus pour sa nuit de noces. Histoire que ce dernier soit bien en forme pour la nuit de toutes les promesses, ils lui fouettent tour à tour les pieds avec du poisson (oui, ils ne semblent pas se soucier beaucoup de l'odeur idéale pour un moment glamour) ou avec de la canne à sucre. Attention toutefois, la flagellation ne doit pas mettre en péril la santé du futur époux. Une nuit de noces à l'hôpital est certes mémorable, mais pas forcément de la meilleure des manières. •

Rugby oriental

Dans certaines régions de l'Inde, le futur époux doit enlever ses chaussures pour les déposer devant l'autel cérémonial. A partir de là, le coup d'envoi d'un match remuant de 200 joueurs est donné: les membres de la famille du marié doivent protéger les chaussures des assauts de la famille de la mariée, qui a pour mission de les subtiliser et de les cacher. Si elle y parvient, le mari devra payer une rançon à son épouse, sans quoi il passera les noces à pieds nus... Une jolie prémisse aux disputes entre belles-familles. •

Les mariés à la poubelle

Si il est coutume en Suisse de lancer du riz sur les mariés, c'est de détritris qu'on les recouvre en Ecosse. En effet, les amis et les familles se chargent de verser sur les heureux conjoints un mélange de mélasse, de suie, de farine et autres fonds de poubelle tout autant gracieux. Si cette humiliation publique est traversée avec succès, affronter les défis de la vie à deux sera un jeu d'enfant. Un rappel odorant que l'expérience conjugale ne ressemble pas souvent à un conte de fées. •



«Vous pouvez embrasser... les mariés»

Pour réchauffer l'ambiance d'un mariage, les Suédois savent y faire et ne manquent pas d'occasions pour échanger un baiser. D'abord, lorsqu'un invité fait tinter son verre, le couple doit s'embrasser. Mais les bisous ne s'échangent pas seulement entre les mariés. Lorsque l'un ou l'une des deux s'absente, l'autre se retrouve couvert de baisers par les convives. Une manière de profiter une dernière fois avant l'exclusivité? •

On ne devient qu'un

Selon la tradition tchèque, le plat qui ouvre les feux d'un banquet de mariage est toujours une soupe. Si on a connu des entrées en matière plus réjouissantes, le choix de ce plat se justifie davantage par son utilisation que par ses atouts gastronomiques. En effet, le marié et la mariée sont enveloppés dans un drap et doivent manger ensemble cette fameuse soupe dans le même bol et avec la même cuillère, tout ça avec les mains attachées dans le dos. Si ce n'est pas une preuve de partage et de collaboration dans la difficulté, on ne sait plus ce que c'est. •





Garde à vous, les enfants

ENFANCE • Approuvée par le Grand Conseil vaudois le 31 janvier 2017, la révision de la loi sur l'accueil de jour des enfants peine à se faire appliquer correctement, rendant la vie difficile aux parents dans le besoin de placer leurs enfants. *L'auditoire* vous propose de comprendre pourquoi caser ses rejetons n'est pas une mince affaire.

Concilier vie professionnelle et vie familiale est un véritable casse-tête pour un grand nombre de familles, en particulier pour celles monoparentales, où joindre les deux bouts tout en essayant de garantir à leurs enfants un encadrement de qualité semble être plus difficile que de réussir une première année de médecine. C'est pour cela qu'en septembre 2009 le peuple vaudois a accepté un nouvel article de sa Constitution, l'article 63a. Il demande aux communes d'offrir aux parents la possibilité de placer leur enfant toute la journée à l'école, et cela pendant toute la durée de sa scolarité obligatoire. Si l'idée est bonne, notamment dans une société qui voit le nombre des familles monoparentales augmenter, son application permet de rappeler à ceux qui l'auraient oublié que l'éducation a un prix.

Des communes et un canton

Le 31 janvier 2017 a été approuvée la révision de la loi sur l'accueil de jour des enfants (LAJE) par le Grand Conseil vaudois, non sans avoir fait grincer des dents bon nombre de communes ainsi que tous les partis vaudois, à droite pour son coût et à gauche pour le budget sabré.

Les services proposés diffèrent grandement d'une commune à une autre

Mais pour comprendre les problématiques liées à cette nouvelle loi, il faut d'abord saisir en quoi celle-ci consiste. «Un des grands points de cette loi est la délégation de la création et de l'administration des structures d'accueil aux communes par le canton,



Benoit Schmid

contre une participation financière de celui-ci», explique Isabelle Freymond, députée socialiste au Grand Conseil vaudois pour le Gros-de-Vaud. L'avantage de ce système est que chaque commune peut créer une offre spécifique à ses habitants, mais l'inconvénient est que les services proposés diffèrent grandement d'une commune à une autre, en fonction, par exemple, de la couleur politique des élus, mais également de son nombre d'habitants et de son accessibilité. Cette délégation aux communes était perçue comme un atout majeur de la loi, permettant aux dites communes de proposer un service flexible et adapté à sa population, tout en leur laissant leur autonomie, jugée si importante. Le canton, lui, n'intervient que financièrement, en payant de sa poche jusqu'à 25% des frais, tout en remettant à l'ordre les localités refusant de se plier à la loi. De plus, pour assurer un accueil de qualité et homogène sur tout le territoire vaudois, la structure en place doit différer selon l'âge des enfants, garantissant, par exemple, que les enfants jusqu'à 10 ans puissent être pris en charge jusqu'en fin d'après-midi.

Petites localités à la traîne

Isabelle Freymond pointe le premier problème de cette loi et de son application: «Au vu du temps passé entre

l'inscription du principe général dans la Constitution vaudoise et la création de la loi, le travail effectué par les communes diffère énormément. Les grandes villes ont pris les devants en créant une offre qui est aujourd'hui presque suffisante et satisfaisante, alors que beaucoup de communes rurales ont attendu l'adoption de la loi avant même de commencer à réfléchir à comment l'appliquer sur leur territoire, en espérant que celle-ci soit la moins contraignante possible.»

«Les grandes villes ont pris les devants»

Ce premier problème est d'autant plus frappant lorsqu'on prend en compte que les personnes vivant dans ces communes excentrées sont souvent celles qui ont le plus besoin des infrastructures d'accueil, ayant généralement de plus longues distances à parcourir pour aller travailler et donc moins de temps à disposition pour leurs enfants. Ces circonstances peuvent mettre les parents dans des situations très délicates. «Dans le Gros-de-Vaud, région justement très touchée par le manque de structures d'accueil dû au retard pris par les communes, il y

avait beaucoup de mamans de jour, payées cinq francs de l'heure par enfant, compensant le manque de places d'accueil. Aujourd'hui, il devient très difficile de trouver des personnes intéressées à faire cela, au vu du salaire et surtout des responsabilités qui vont avec», explique la députée socialiste.

Prendre le risque de négliger les enfants

Si le salaire est effectivement très bas, il pourrait inciter des personnes à prendre en charge plus d'enfants, et donc à prendre le risque de les négliger.

Qualifications inférieures requises

La problématique du salaire et des qualifications des personnes chargées de la garde des enfants soulève également un gros point visé par la loi. Celle-ci revoit à la baisse les formations exigées pour garder les bambins, afin de diminuer un maximum les frais de cette loi. «Pour le moment, nous n'avons pas le recul nécessaire pour déterminer tous les problèmes liés à cela, mais il est certain qu'il y en aura, puisque maintenant, une simple formation de la Croix-Rouge suffit pour garder seul des enfants», indique Isabelle Freymond, tout en garantissant que les élus du Parti socialiste – et la gauche de manière générale – garderont un œil attentif sur l'évolution de la situation. Et c'est ici que le bât blesse; la politique de natalité est, en Suisse, complètement incohérente: refuser un congé parental d'une durée raisonnable tout en ne donnant pas la possibilité aux parents de placer leurs enfants n'encourage pas du tout à en faire. •

David Raccaud



Erudite, féministe et déterminée

BELLES-LETTRES • Qu'elle décrive les nuisances de la domination masculine ou défende la langue française face aux puristes, Marie de Gournay (1565-1645), écrivaine polygraphe, a toujours tenu à ce que sa parole soit entendue, affichant sa remarquable érudition au mépris des critiques.

Entrer en République des Lettres pour une jeune femme écrivant à la fin du XVI^e siècle n'est pas une mince affaire. Pour se faire reconnaître, Marie de Gournay, au lancement de sa carrière, use d'astucieux procédés. Dédiant son *Proumenoir* (paru en 1594) à Montaigne (1533-1592) – qu'elle admire et dont elle est devenue la disciple – et préfaçant, lorsqu'elle les publie, plusieurs éditions posthumes des *Essais*, elle recourt à l'autorité dont bénéficie le philosophe pour se légitimer. Celle qui se qualifie de

«fille d'alliance» de Montaigne fournit ainsi un précieux travail éditorial pour l'œuvre de ce dernier, tout en faisant entendre sa propre voix parmi les littérateurs.

Des griefs à foison

Les textes pour lesquels on connaît Marie de Gournay sont souvent *Egalité des hommes et des femmes* (1594 et 1622) et *Grief des dames* (1626), qui la placent parmi les premières féministes qui prirent la plume (le premier manifeste féministe français reconnu comme tel étant dû à Christine de Pizan en 1405). Dénonçant la privation de liberté imposée aux femmes, de Gournay fait preuve d'une habile rhétorique pour exposer la façon dont la gent masculine entrave la parole féminine tout en se survalorisant.

«Bienheureux derechef qui peut estre sage sans crime, ta qualité d'homme te concedant autant qu'on les defend aux femmes, toute action, tout jugement et toute parole juste, et le credit d'en être creu, ou pour le moins escouté», écrit-elle dans *Grief des dames*. Ce ne serait pas vraiment faire justice à Marie de Gournay que de réduire son œuvre à ces quelques écrits: on lui doit une production riche, de genres et registres variés, et une participation aux débats du temps, en particulier dans le domaine de l'évolution de la langue. Alors que des puristes férus de clarté, influencés par les usages de la cour, entendent débarrasser le français de prétendues aspérités, de Gournay leur oppose une richesse langagière qui lui est chère et défend l'héritage des poètes de la Pléiade (Ronsard par exemple). Elle se trouve en fait malgré

elle entre deux temps, et une forme de passéisme lui est volontiers reprochée. Mais elle est avant tout dénigrée parce qu'elle est une femme savante. Ayant même eu le toupet de refuser la vie conjugale, elle a alors longtemps payé le prix de son affirmation.

Elle est avant tout dénigrée parce qu'elle est une femme savante

Comme de nombreuses femmes de lettres, elle a toutefois été pleinement réhabilitée ces dernières décennies par des chercheuses et chercheurs passionnés. •

Fanny Utiger



Bibliothèque de Bordeaux

Arrêtons de maquiller les souris

CRUELTY FREE • L'interdiction des cosmétiques testés sur les animaux vient d'être votée en Californie. Dans le monde, plus de 80 pays vendent et autorisent encore ce genre d'expérimentations. Quelles sont les réglementations, et où en est-on en Suisse? Décryptage.

Ils l'ont fait: l'Etat le plus peuplé des Etats-Unis a interdit à l'unanimité des législateurs la commercialisation de cosmétiques testés sur les animaux, comme des souris ou des lapins. Plus précisément, cette loi assure que dès le 1^{er} janvier 2020, il ne sera plus possible d'y trouver le moindre cosmétique ayant été testé sur les animaux. Avec comme conséquence pour chaque transgression une amende de 500 dollars ou 1'000 en cas de récidive, cette loi concerne autant les produits que les ingrédients qui les composent. Une grande première aux Etats-Unis, dont la Californie est le premier Etat à voter une telle loi qui sauvera de nombreuses vies. Une évolution encourageante qui, on l'espère, aura un impact sur d'autres Etats du pays et d'autres régions du monde. Car malgré ce que l'on pourrait penser, plus de 80 pays autorisent encore ce genre d'expérimentations, alors qu'il est aujourd'hui possible d'éviter cette pratique, notamment avec des

tests sur humains volontaires ou sur des reconstitutions de peau.

Dans le monde...

Depuis mars 2013, les tests sur les animaux sont interdits par l'Union européenne. Mais ce n'est pas si simple. La réglementation REACH, qui impose des tests pour tout nouvel ingrédient produit ou importé en Europe à plus d'une tonne par an, accompagne cette loi. Et les tests en question sont autorisés à être, entre autres, pratiqués sur les animaux. De plus, une autre faille est que tous les ingrédients présents dans des produits cosmétiques sont susceptibles d'être utilisés dans d'autres domaines qui ne sont pas du tout soumis à cette réglementation. Un ingrédient peut alors être testé pour un produit pharmaceutique, par exemple, et utilisé ensuite en cosmétique. Donc, en résumé, des tests sur les animaux peuvent être pratiqués et ce, malgré l'interdiction. Il existe ensuite des pays comme la Chine qui obligent

les expérimentations animales; c'est-à-dire que pour qu'un produit soit vendu sur ce territoire, il doit être testé sur un animal avant sa mise en vente. Toute marque voulant vendre un produit cosmétique sur le sol chinois se voit donc imposée de le tester sur les animaux, et malheureusement les marques souhaitent souvent conserver leurs clients chinois, bien nombreux.

Des tests sur les animaux peuvent être pratiqués malgré l'interdiction

Pour pallier cette situation, la Commission de l'Environnement au Parlement européen a adopté en février une résolution demandant l'interdiction de l'expérimentation animale dans les cosmétiques au niveau mondial, d'ici à 2023. Affaire à suivre.

...Et en Suisse

Les tests sur animaux pour les produits cosmétiques en Suisse sont plus ou moins interdits par la loi mais, encore une fois, ce n'est pas tout blanc. Un article d'une ordonnance interdit la commercialisation de produits ayant été testés sur les animaux dans le premier alinéa, mais le second permet des exceptions à cette interdiction. Il est donc facile de contourner la législation. Et comme l'expérimentation animale pour les produits ménagers et pharmaceutiques est autorisée, le risque que certains produits chimiques testés dans ce cadre-là se retrouvent dans nos produits de beauté est présent. En achetant, le consommateur soutient. Qui souhaite prioriser les produits non testés sur les animaux devrait donc vérifier les labels le certifiant. D'ailleurs, l'application Bunny Free regroupe les marques dites *cruelty free*. Il n'y a donc plus d'excuses pour ne pas utiliser de produits sans cruauté. •

Lou Malika Derder

Au septième ci-elles

PLAISIR • L'orgasme féminin est un sujet à la mode. Sur les réseaux sociaux ou encore dans les films, les femmes parlent enfin de leur propre expérience du plaisir sexuel. Pourquoi a-t-il fallu attendre si longtemps? Petit retour sur la question.

Comptes Instagram, performances artistiques ou encore films, l'heure est aux démarches qui visent à revaloriser le plaisir sexuel des femmes et à déconstruire certains mythes. Cependant, il ne faut pas pour autant imaginer qu'il a fallu attendre le XXI^e siècle pour que l'on s'intéresse à l'orgasme féminin et à sa valeur. En effet, «la question de l'orgasme féminin a été beaucoup débattue par les savants des siècles passés», souligne Marilène Vuille, chercheuse en études genre à l'UNIGE. «Des milliers de pages ont été écrites par des médecins et autres hommes de science à propos de la sexualité féminine», ajoute-t-elle. Pendant des siècles, l'orgasme féminin était considéré comme étant tout autant nécessaire à la reproduction que l'orgasme masculin. «À partir du XIX^e siècle, l'idée que les femmes auraient un appétit sexuel bien plus faible que celui des hommes s'impose durablement, puisqu'elle prévaut aujourd'hui encore», explique la chercheuse.

L'orgasme féminin était considéré comme étant nécessaire à la reproduction

Quant au XX^e siècle, il est marqué par l'émergence des recherches scientifiques sur la sexualité humaine qui se détachent de l'aspect reproductif et qui contribuent à déconstruire l'idée de l'existence de normes en matière d'activité sexuelle. Il faudra pourtant attendre les années 1970 et la révolution sexuelle pour que les femmes puissent parler ouvertement de leur rapport à leur corps et à leur sexualité, au-delà des discours tenus par les soi-disant experts. Dans ces discussions, la connaissance pratique est mise en avant, puisque plus utile dans le quotidien qu'une approche scientifique.

L'orgasme féminin à l'écran

La réalisatrice suisse Annie Gisler s'inscrit dans cette lignée avec son long-métrage documentaire sur l'orgasme féminin, *La petite mort*. «Je souhaitais



Une des publications de @clitorosity sur Instagram.

partager des expériences, parler du ressenti avec le public plutôt que de donner des explications biologiques ou scientifiques», confie-t-elle. L'idée du film lui vient après un orgasme particulièrement intense, qui va provoquer en elle la curiosité de savoir ce que les autres femmes ressentent. Elle part alors à la recherche de témoignages. Ainsi, son film est composé de dialogues entre elle-même et cinq femmes, complétés par des images abstraites qui invitent le spectateur à se plonger visuellement dans «les sensations d'un orgasme» et par des sculptures d'organes du plaisir féminin. Avec ce documentaire, la réalisatrice l'affirme: «Chaque femme doit expérimentement, explorer son corps. C'est à elle d'être l'auteure de sa propre sexualité. Mon film est une invitation à affirmer son droit au plaisir.»

Imaginé par l'homme

Ce type d'approche permet de déconstruire une certaine conception du plaisir féminin dans une relation hétérosexuelle, telle qu'elle est véhiculée par les industries culturelle et pornographique. En effet, «la plus grande part de ces productions met en scène la sexualité féminine de manière à la rendre fonctionnelle à la sexualité masculine», explique Marilène Vuille. L'impact de ces représentations est problématique dans la mesure où les femmes et les hommes

vont chercher à imiter les comportements montrés, sans forcément prendre en compte leur propre ressenti. En réalité, les femmes ne peuvent que très rarement atteindre un orgasme dans les conditions présentées dans les films; la pression sociale peut donc les amener à simuler. L'initiative d'Annie Gisler contribue ainsi à déconstruire cette image potentiellement dangereuse de la sexualité féminine.

La pression sociale peut amener à simuler

Elle n'est heureusement pas la seule dans cette démarche. Sur les réseaux sociaux, les pages Instagram @tasjoui et @clitorosity ont beaucoup fait parler de leur contenu puisqu'elles partagent respectivement des témoignages de femmes par rapport à de mauvaises expériences au lit ainsi que des photos de clitoris dessinés à la craie dans des lieux publics. Toutes les démarches ont cela en commun qu'elles affirment haut et fort: «L'orgasme, ce n'est pas qu'un truc de mec».

Jessica Chautems



La couleur de la peur

Un cri sourd et vous ne contrôlez plus rien: un effroi instantané qui vous glace. Pourquoi est-elle bleue, cette peur?

Tard dans la nuit, traversant seul la forêt de Dornigny, vos poils se hérissent subitement, votre respiration s'immobilise un instant et vos jambes semblent ne plus supporter le poids de votre corps: vous avez aperçu une ombre passer à toute vitesse devant vous et ne parvenez pas à garder votre sang-froid. Tout le monde a déjà ressenti ce tressaillement soudain, cette paralysie éphémère. La sensation d'un glaçon glissant tout lentement le long de la colonne: vous avez été frappé d'une peur bleue. Cette réaction, naturellement déclenchée par le cerveau face à une situation stressante et inhabituelle, traverse le corps à la manière d'un tsunami en l'espace d'une seconde. Mais pourquoi donc appeler ce processus physiologique par l'expression «avoir une peur bleue»? D'où provient cette collocation étrange qui est à toutes et à tous si familière? C'est l'épiderme qui est à l'origine de cette expression. Face à cette peur tétanisante, le cerveau réagit de manière spontanée en envoyant des signaux de stress et provoque un enchaînement de réponses corporelles: les battements du cœur s'accroissent instantanément, et le fin réseau de vaisseaux se contracte afin de réorienter le sang dans les organes qui pourraient en avoir le plus besoin (les muscles des jambes pour courir par exemple). Tout cela provoquerait une insuffisance d'oxygène dans le bout des doigts ainsi que dans toutes les autres extrémités qui prendraient alors cette couleur violacée: effet bleuté garanti! Un peu comme les symptômes de la maladie du choléra où l'expression est également rencontrée. Voilà pourquoi vous avez été foudroyé d'une «peur bleue»: même l'émotion en a pris la couleur. Malheureusement, tout cela ne reste que suppositions, aucune explication officielle n'a été vérifiée. Alors, quelle couleur définit le mieux votre peur?

Thomas Defago



Un vote se prépare à l'Unil

Du 29 octobre au 4 novembre, l'ensemble de la communauté étudiante pourra se prononcer sur le montant maximal octroyable par étudiant-e via le Fonds de solidarité étudiant (FSE) de la Fédération des associations d'étudiant-e-s (FAE).

Le FSE, c'est quoi ?

Le FSE a pour but d'aider les étudiant-e-s en situation financière particulièrement difficile à travers une aide ponctuelle de CHF 580.- par année et par étudiant-e.

Pourquoi un montant maximal de CHF 580.- ?

Lors de la création du Fonds de solidarité étudiant, la FAE a décidé de fixer la limite maximale du montant par rapport au prix de la taxe d'études. D'ailleurs, le trois quarts des aides octroyées concernent le paiement desdites taxes.

Alors pourquoi le modifier à CHF 500.- ?

Lors des deux dernières années académiques, le budget prévu a été largement dépassé, forçant l'organe législatif de la fédération à bloquer celui-ci au mois de février 2018, suite à une grave crise de liquidités. Avec un budget fixe de CHF 45'000.- par année, attribuer un montant maximal de CHF 500.- au lieu de CHF 580.- permettra d'aider au minimum 16% d'étudiant-e-s en plus. Concrètement, cela veut dire qu'une vingtaine d'étudiant-e-s supplémentaires pourront profiter d'une aide financière certes réduite, mais d'une aide quand même. Sans aucune garantie d'augmentation du budget alloué au FSE, la FAE a pris la décision de proposer un

montant moins élevé à un plus grand nombre d'étudiant-e-s.

Pourquoi ne pas augmenter le budget annuel ?

En douze ans, le budget du FSE est passé de CHF 5'000.- à CHF 45'000.- par année, devenant ainsi le dossier prioritaire de la FAE en termes d'investissement tant financier qu'humain. De plus, la FAE est active sur plus d'une vingtaine de dossiers, comme l'aide au recours aux examens, le soutien aux associations, mais également plus largement sur le sujet de la précarité étudiante, sur lequel la fédération travaille assidûment depuis de nombreuses années. Le devoir de la FAE est de représenter l'ensemble de la communauté étudiante, soit plus de 14'000 étudiant-e-s.

La FAE n'est pas le service social de l'Unil

Malgré l'importance qu'elle accorde à la précarité étudiante, la FAE ne peut pas se permettre d'allouer une partie encore plus importante de son budget et de son temps à ce fonds, au détriment de l'ensemble de la communauté qu'elle représente. Enfin, la FAE n'est pas le service social de l'Unil mais s'inscrit dans une logique de subsidiarité aux

aides sociales du canton et de l'université. Elle constitue le dernier échelon des services d'aide pour les étudiant-e-s en difficulté financière.

Baisser le montant, n'est-ce pas laisser de côté le problème de la précarité étudiante ?

La FAE a estimé qu'il était plus égalitaire de rendre le fonds disponible au plus grand nombre, se rendant bien compte que le montant de CHF 80.- n'est pas une somme négligeable selon la situation de chacun-e. Il s'agit de préciser que la décision était très difficile à prendre, mais qu'une majorité claire des délégué-e-s a estimé que modifier le montant maximal était une meilleure solution que de priver complètement certain-e-s d'une aide substantielle de CHF 500.-.

Alors que fait concrètement la FAE contre la précarité étudiante ?

La FAE travaille depuis plusieurs années avec le SASME, la direction de l'Unil et l'Office cantonal des bourses d'études (OCBE) pour prévenir et contrer la précarisation des étudiant-e-s de l'université. Ces efforts ont d'ailleurs porté leurs fruits. Pour ne citer que quelques exemples, une motion portée par la FAE visant à corriger un calcul discriminatoire envers certain-e-s boursiers/ères a été acceptée à l'unanimité par le Grand Conseil vaudois au printemps 2018. De plus, les critères d'octroi du SASME ont

été élargis afin de décharger le fonds FSE. La FAE a par ailleurs récemment acquis une place au sein de la commission des cas dignes d'intérêt (CDI) de l'OCBE. Si une somme supplémentaire pouvait être reçue d'une quelconque instance, cela risquerait d'amoinrir l'indépendance de la FAE concernant l'utilisation de son budget. Il est pourtant fondamental que celle-ci continue de gérer ses fonds et de prendre ses décisions de manière autonome: c'est pourquoi la demande de subvention de CHF 50'000.- obtenue le semestre dernier par la FAE de la part de la fondation Le Foyer universitaire, afin de combler sa perte financière due à l'explosion du budget FSE, doit rester exceptionnelle.

En résumé

Il s'agit de savoir s'il est préférable de proposer un montant plus élevé à moins d'étudiant-e-s, ou inversement d'accorder un montant moins élevé à plus de personnes. Malheureusement, à l'heure actuelle, la FAE ne voit pas comment augmenter le budget alloué au fonds sans mettre en péril ses autres activités ou son indépendance.

Les règlements de la FAE sont distincts de ceux du SASME et de l'Unil

Si le référendum est accepté, le montant maximal octroyable par le fonds FSE sera modifié, passant de CHF 580.- à CHF 500.-. Si le référendum est refusé, le montant maximal octroyable par le fonds FSE restera inchangé, soit CHF 580.- par personne et par année académique. Dans les deux cas, le budget n'est en rien modifié, restant à 45'000 CHF pour l'année académique en cours. •

Donner moins pour aider plus d'étudiant-e-s.

Une bonne idée ?

Informez-vous et votez par mail du 29.10 au 04.11



Pourquoi ne pas demander à l'université plus de fonds ?

Il est nécessaire de préciser que les règlements de la FAE sont distincts de ceux du SASME et

Le Bureau de la FAE



Entre étudiants et jeunes migrants

Il paraît...

BÉNÉVOLAT • Depuis huit ans déjà, les étudiants-bénévoles de l'association M.E.T.I.S. œuvrent pour un accès égal aux soins médicaux en Suisse et à travers le globe. Immersion parmi leurs projets humanitaires.

Parmi ces brèves, vous trouverez des infos vraies, et moins vraies (fausses, à vrai dire).

Connu de tous les étudiants en médecine et soins infirmiers, le Mouvement des étudiant-e-s travaillant contre les inégalités d'accès à la santé (ou, plus cordialement, M.E.T.I.S.) fait également parler de lui au-delà des frontières hospitalières. Des universitaires de tous horizons aident aujourd'hui l'association de plusieurs manières pour atteindre un seul objectif: une planète sur laquelle tout le monde aurait un accès égal à la santé.

L'humanitaire à côté de chez soi
L'association M.E.T.I.S. porte avec elle deux projets internationaux. Le premier, répondant au doux nom de SUERTE, entend lutter contre la tuberculose en Equateur en collaboration avec des étudiants locaux. Le second, dénommé CALWHA, combat le VIH en terre tanzanienne par des consultations gratuites, des traitements, et bien sûr la mise à disposition d'informations aux populations locales. Pourtant, nul besoin de s'en aller à l'autre bout du monde pour se

montrer utile: «Beaucoup d'étudiants rêvent de partir faire de l'humanitaire à l'étranger, mais ils peuvent tout aussi bien apporter une aide locale et, ponctuellement après les cours, aider des jeunes défavorisés par exemple» explique Khalyane Eap, responsable du projet Mineurs non accompagnés (MNA) pour l'association. Ce projet est organisé en collaboration avec l'Etablissement vaudois d'accueil aux migrants (EVAM) afin de permettre aux bénévoles d'assister de jeunes migrants sans représentant légal en Suisse. Celui-ci est proposé depuis 2015 à tout étudiant de l'Unil, peu importe sa faculté.

L'aide aux jeunes: une nécessité
«Nous organisons des sessions d'aide aux devoirs du lundi au vendredi. Des éducateurs sont responsables des jeunes, mais ceux-ci n'ont pas le temps d'offrir une aide individuelle à chacun d'eux», explique la responsable du projet. Les jeunes migrants sont en effet encadrés par des professionnels dans des établissements tels que le foyer du Chablais à Lausanne-Malley. Ceux-ci suivent un cursus scolaire classique, qui débouche régulièrement sur un apprentissage, afin de favoriser leur intégration dans la culture suisse. Entre cours intensifs de français, vie au foyer et école obligatoire, le quotidien n'est pas simple pour ces adolescents. Selon Khalyane Eap, «les matières étudiées sont parfois faciles, et ils pourraient les réussir dans leur langue natale. Ce sont souvent les tournures de phrases françaises qui sont incompréhensibles: il faut pouvoir réexpliquer les exercices à chacun d'eux.» Entre accords, genres, prononciation et grammaire, il

est aisé de comprendre les difficultés rencontrées par les non-francophones avec le français.

L'intégration, bateau de sauvetage
Outre les devoirs, l'association organise également des activités extrascolaires, comme des matchs de football ou des ateliers de cuisine pour Noël. Tout est fait pour intégrer au mieux ces adolescents et leur permettre de vivre une vie nouvelle. «Notre grand challenge est la recherche de bénévoles: nous avons tout le temps besoin d'étudiants pour aider les jeunes», explique Khalyane Eap. Toute aide est la bienvenue pour l'association, qui organise régulièrement des séances, des récoltes de jeux et d'habits, des levées de fonds et des événements en tout genre pour promouvoir leurs projets en Suisse ou à l'étranger.

Tout est fait pour intégrer au mieux ces adolescents et leur permettre de vivre une vie nouvelle

A l'heure où certaines personnes s'appliquent résolument à stigmatiser et à faire des amalgames fortuits entre étrangers, migrants et délinquants, il conviendrait peut-être de se rappeler qu'avant d'être des migrants, ces jeunes restent avant tout... des jeunes. Une chose est sûre, le suivi offert à ces adolescents par les bénévoles de M.E.T.I.S. est une belle action d'ouverture, d'accueil et d'intégration nécessaire à leur développement. •

Alex Oktay

On quitte le nid

A peine arrivés dans cette immensité qu'est le campus et le sentiment d'être perdu pointe? Où loger? Quels papiers administratifs remplir? Quelles assurances contracter? Où faire la fête? Toutes ces questions trouvent réponses en un clic avec *OutNest*. Conçue pour permettre de s'informer et de se créer un réseau social, cette application a été lancée mi-octobre pour une phase test d'un an sur le campus de l'Unil. Un espace de partage où tout étudiant a sa place. Alors n'hésitez pas et connectez-vous! •

VD

Débat sans ordonnance

Sponsorisant de nombreuses fêtes ainsi que des formations et des congrès, l'industrie pharmaceutique est très présente dans les études de médecine. De plus, durant leurs stages, les jeunes soignants sont souvent en contact avec des délégués de l'industrie médicale. Or ils ne reçoivent pas de formation sur ces pratiques et ne sont donc pas sensibilisés à l'influence de telles actions sur leurs futures prescriptions médicamenteuses. C'est pourquoi l'UAEM (Universities Allied for Essential Medicine) organise une discussion ouverte en présence de nombreux docteurs et professeurs dans la salle de séminaire 2 du CHUV le mercredi 28 novembre à 18h. L'occasion d'aller discuter de ces pratiques avec les professionnels de la santé. •

AC

Grand concours de saison

La fraîchement créée AEDV (l'Association des Étudiants en dessin sur vitre) lance son aventure avec un concours de dessins sur buée tous les matins dans le très condensé M1. Un thermos de thé et une grosse veste sont fortement conseillés pour faire monter la température, mais attention, le céléberrime hymne de Patrick Sébastien, *Les sardines*, est strictement prohibé pour des raisons évidentes de concentration des candidats. On se réjouit déjà de la saison froide! •

AC



A bonne école

COMMUNAUTÉ • Pour tous ceux qui manquent de motivation dans leurs études, les *studyblr* et *studygram* sont peut-être une solution. Ce mouvement change petit à petit les opinions d'étudiants du monde entier à propos de leurs révisions.

Depuis quelques années, les *studyblr* et *studygram* – soit la contraction du mot «study» et Instagram ou Tumblr – ont énormément gagné en popularité. Ces comptes sont remplis d'images de notes magnifiques, de livres de cours impeccablement annotés, et ont pour but d'inspirer les étudiants à se mettre au travail.

Inspirer les étudiants à se mettre au travail

En effet, ils présentent les cours, lectures et révisions non pas comme des corvées à terminer au plus vite avant de pouvoir se détendre, mais comme des activités agréables, voire créatives. De plus, le

simple fait de tomber sur l'une de ces images en errant sur les réseaux sociaux peut être suffisant pour rappeler aux étudiants qu'ils ont également du travail à faire.

Tous ensemble

En plus de l'aspect satisfaisant et motivant de ses *posts*, le but de la communauté qui prend forme autour de cette tendance est également de présenter une image positive du travail assidu, en valorisant l'image parfois dégradante de l'«intello» et en encourageant des étudiants moins organisés à travailler plus efficacement. En effet, il s'agit également de créer un lieu d'entraide où les élèves de tous les niveaux scolaires puissent se sentir acceptés. Le mouvement s'est également déplacé sur YouTube, où l'on retrouve des vidéos offrant des conseils



pour rester concentré plus longtemps, organiser son temps plus efficacement et travailler plus intelligemment. En plus d'être très positive et encourageante, cette communauté est hautement participative et chacun est encouragé à réagir aux conseils des autres et à partager ses difficultés ou ses astuces.

Le revers de la médaille

Si ces comptes et *hashtags* peuvent être une incroyable source de

motivation, il est tout de même important de rester vigilant afin de ne pas se laisser avoir par les algorithmes des réseaux sociaux et passer des heures à admirer le travail des autres sans se pencher sur le sien. En outre, bien que cette communauté soit très positive et n'encourage pas la compétition malsaine, il est parfois possible de perdre sa motivation si l'on n'a pas une écriture aussi belle ou un bureau aussi bien organisé que ceux que l'on peut voir en ligne. Les *studyblr* peuvent donc être d'excellents outils de motivation et des lieux d'entraide importants, mais sont à consulter avec modération. •

Emilie Michel

Femmes de science, besoin de finance

ÉGALITÉ • Toujours en minorité dans la recherche scientifique, les femmes peinent à s'imposer. La Commission Pro-Femmes et le Fonds national de la recherche suisse encouragent leur carrière en proposant bourses et subventions. Retour sur les mesures mises en place.

Pas facile de se faire une place dans le monde des sciences, et ce encore moins lorsqu'on est une femme. En Suisse, bien que leur nombre soit en augmentation, les chercheuses continuent d'être sous-représentées dans certains domaines. Engagés pour l'encouragement de la recherche, la Commission pour la promotion académique des femmes (Commission Pro-Femmes) et le Fonds national de la recherche suisse (FNS) permettent aux femmes d'obtenir des bourses aidant à la progression de leur cursus académique.

Une aide précieuse

Depuis 1999, la Commission Pro-Femmes offre aux chercheuses la possibilité d'obtenir des bourses, notamment pour couvrir frais de recherche ou autres séjours professionnels à l'étranger. La construction d'une carrière ne se fait pas en un claquement de doigts; ce soutien financier est d'une grande aide pour les chercheuses. «Ces

bourses Pro-Femmes permettent de couvrir une période cruciale dans une carrière académique», souligne Suzy Wagnières, cheffe de projet au décanat de la Commission Pro-Femmes.

«Couvrir une période cruciale dans une carrière académique»

En effet, ce financement est d'autant plus important que, contrairement aux hommes, de nombreuses femmes ne font pas de carrière académique «en ligne droite», puisqu'elles doivent parfois prolonger certaines étapes de leur parcours en raison de congés maternité, ou diminuent leur taux d'activité pour s'occuper d'enfants en bas âge. «Pour une femme qui désire passer à temps partiel, c'est très difficile de régater avec les autres qui sont à 100%; l'*out-put* de productivité ne peut pas être le même», ajoute Suzy

Wagnières. Octroyées tous les deux ans, ces bourses sont donc un atout majeur pour garantir l'avancée d'une carrière. Evidemment, le dossier de candidature à fournir n'est pas des moindres: après la lettre de motivation est attendue celle de recommandation du directeur de département, témoignage du plan de carrière envisagé, de la faisabilité du plan de recherche, de l'assurance que le département emploiera la candidate à au moins 50% pour toute la durée de la bourse... Et ce n'est que le début. Du côté du FNS, les bourses sont également utilisées comme instrument de lutte contre les inégalités. Selon la fondation, les femmes sont plus susceptibles de réussir à rester dans le monde académique si une aide financière leur est fournie.

Encore du chemin à faire

Bien que la situation évolue, la part de femmes faisant une carrière universitaire diminue à mesure que le niveau

d'études augmente; en 2010, celui du doctorat ne compte qu'une part de 44% de femmes et les professeures sont largement minoritaires, puisqu'elles ne composent que 17% du corps professoral. Difficile d'obtenir de la visibilité, puisque les chercheuses sont également moins susceptibles d'être choisies pour présenter leur travail lors de congrès scientifiques. Cette sous-représentation dépend aussi du contexte social du pays: «En Suisse, les possibilités de gardes des enfants sont récentes et encore peu développées suivant les communes, et l'harmonisation des horaires scolaires n'a eu lieu que très récemment», termine Suzy Wagnières. Octroyer une aide financière, c'est donc faire un pas de plus vers une société égalitaire. Tous les domaines ont grand besoin de mixité. Mesdames, à vos labos! •

Irène Dutoit



Au nom de la nation

EXALTATION • Si les hooligans forment la partie visible et émergée de l'iceberg nationaliste, le sport lui-même est pris comme vecteur premier de revendications politiques à coup de compétitions internationales. Nationalisme et sport, un duo inséparable?

Le sport d'aujourd'hui revient pour beaucoup à penser aux compétitions sportives et aux nations qui s'y affrontent. Dans les tribunes, chants patriotiques et acclamations festives font partie du décor. Si ce nationalisme peut paraître de prime abord anodin et intrinsèque au sport, rien n'est moins sûr.

Des nations sportives

Courant de pensée fondé sur l'exaltation de certaines valeurs nationales, le nationalisme n'a pas toujours été relié au sport. En effet, cette notion émerge au XVIII^e siècle lorsque l'on passe d'Etats patrimoniaux à des Etats-nations. Or, le nationalisme dont on parle aujourd'hui est un mouvement résolument belliqueux, apparu dans la deuxième moitié du XIX^e siècle et bien plus agressif que son prédécesseur. C'est celui que l'on voit ostensiblement lors de certains matchs de football où les hooligans règnent par leur violence. L'affrontement entre Russes et Anglais qui s'est tenu lors de l'Euro en juin 2016 à Marseille n'est qu'un exemple de rude manifestation nationaliste parmi d'autres. Patrick Clastres, professeur associé à l'Unil, spécialiste en histoire sociale, culturelle et politique du sport, explique ainsi: «Le nationalisme s'est constitué en deux mouvements, revêtant ainsi d'une tradition libérale, puis une tradition militariste, disons guerrière et xénophobe. Le sport est contemporain de ce second mouvement.»

Le sport a un potentiel de marqueur de puissance

En effet, les compétitions sportives du XVII^e s'organisent d'abord selon un principe de défis qui opposent les individus sans que la notion de nation n'apparaisse. Mais une fois le potentiel de représentation du sport comme marqueur de puissance identifié, les nations



Le footballeur Shaqiri faisant le signe de l'aigle albanais lors de la Coupe du monde de 2018.

s'en emparent et c'est alors que naissent les premières équipes nationales. La pratique sportive dans sa forme internationale s'est ainsi développée en même temps que le nationalisme s'est construit, explique Patrick Clastres: «C'est-à-dire juste avant la Grande Guerre puis ensuite à chaque fois qu'il y a eu des moments de tension.» On comprend alors mieux comment le sport a pu servir des régimes totalitaires, comme celui de Mussolini ou d'Hitler, devenant l'objet de choix d'un nationalisme haineux et xénophobe.

Corps et nation

Mais pourquoi le sport, plutôt qu'un autre objet culturel, est-il utilisé à ces fins? D'une part, le corps des athlètes fait office de vitrine pour le pays qu'il représente. D'autre part, le sport hiérarchise les pays selon leurs performances. Ce dernier devient dès lors synonyme de nation, comme l'indique Patrick Clastres: «L'enjeu est de dominer l'autre ou d'être dominé par l'autre». «Le combat du siècle» de 1921 entre le Français Carpentier et l'Américain Dempsey illustre, par exemple, la rivalité entre la France et l'Amérique à la sortie de la Première Guerre mondiale. On oppose la vie simple à la française à la frénésie américaine. La victoire de Dempsey valorise symboliquement les

Etats-Unis d'Amérique alors que Carpentier est célébré, malgré sa défaite, pour son courage. La victoire d'un athlète devient ainsi la preuve de la supériorité d'un pays sur un autre. Toutefois, le sport peut exister autrement qu'au travers d'un drapeau et ses couleurs. A l'heure où les appartenances culturelles et communautaires sont démultipliées, la nationalité n'est plus la seule composante de l'identité individuelle. Dans son ouvrage *Imagined Communities*, l'historien et politologue Benedict Anderson aborde la question de la nation comme un concept qui serait vécu par ses citoyens en une communauté imaginaire. Le sport lui sert ainsi de support: il offre une représentation tangible à la nation. Mais est-il à même de refléter le multi-communautarisme actuel? Les Jeux universitaires, où les compétitions se font sur la base de l'appartenance universitaire laisse penser l'affirmative. Le sport reprendrait-il alors le chemin qui précédait le tournant nationaliste des années 1900, reflétant plus encore qu'un sentiment national: un sentiment sportif à part entière? •

Marine Almagbaly

Watt the...?

Des sports, il en existe des milliers. Pour se démarquer, les Américains ont su ajouter leur touche de «fun».

En Californie est né un sport pour le moins original: l'*Ultimate Tazer Ball* (à prononcer avec l'accent). Jusqu'en 2012 se jouaient des matchs dont les règles sont simples: deux équipes de quatre joueurs doivent faire rentrer une balle de 60 centimètres de diamètre dans la cage adverse pendant trois périodes de sept minutes. Evidemment, l'équipe avec le plus de points gagne. Original? Oui, car dans l'*Ultimate Tazer Ball*, tous les joueurs disposent d'un taser et peuvent donner des décharges au possesseur du ballon. Les chocs électriques font tomber la balle à terre, mais parfois aussi les détenteurs de celle-ci. Tout comme l'interdiction de toucher la balle avec les mains, le fair-play semble être resté au vestiaire, tant les matchs transpirent de violence entre les joueurs. D'ailleurs, la majorité du temps, ces derniers préfèrent jouer seuls contre quatre plutôt que d'avancer en équipe. Ce sport périlleux implique toutefois quelques règles de sécurité – en effet, s'envoyer des décharges à l'aide d'armes d'auto-défense peut comporter quelques risques. Pour commencer, la puissance des décharges est réglée pour ne pas endommager les organes, voilà qui est rassurant. Les joueurs portent des tenues adaptées, comportant notamment un masque pour protéger leurs yeux et un maillot qui protège... qui ne protège rien, en fait. De plus, pour participer, les sportifs doivent être en bonne santé, savoir crier fort et avoir une aide médicale sur place, juste au cas où. Hélas, l'*Ultimate Tazer Ball* semble avoir désormais disparu, si bien que le site internet officiel de cette vision américaine du football n'existe plus. Ce sport d'avenir est désormais au futur ce qu'un souvenir est au présent. •

Sacha Schlumpf

Ambiance jazzy!

Rendez-vous incontournable des passionnés de jazz, mais aussi des amoureux de musique, la 31^e édition du JazzOnze+ se déroulera du 7 au 11 novembre au Casino de Montbenon (salle Paderewski et EspaceJazz) et dans les alentours (BCV Concert Hall, Les Docks et l'Ejma). Au programme du festival, des grands noms de la scène jazz, tel que Jan Garbarek, le SFJAZZ Collectif ou encore Madeleine Peyroux, ainsi que de belles découvertes artistiques. Venez vibrer au son d'un jazz décomplexé et aux influences multiples!

JazzOnze+, du 7 au 11 novembre, Casino de Montbenon, Lausanne.



Franck Sochia

Voir c'est comprendre

Du 29 novembre au 5 décembre se tiendra la 7^e édition des Rencontres cinématographiques: *Palestine: Filmer C'est Exister (PFC'E)* aux cinémas Sputnik à Genève et Oblò à Lausanne. Le thème de cette année est la *Nakba* («la catastrophe») et ses conséquences. Le festival mettra en lumière les créations de cinéastes palestiniens et organisera des rencontres ainsi que des débats. Une manière de mettre en lumière l'histoire du peuple palestinien à travers des projections poignantes mais non sans humour.

Palestine: Filmer C'est Exister, du 29 novembre au 5 décembre, aux cinémas Sputnik à Genève et Oblò à Lausanne.

Surprise(s)!

Le samedi 10 novembre à partir de 17h00, douze musées proposeront diverses animations lors de la Nuit des Musées en Gruyère. Le programme de cette année, qui suit le thème «Mystère aux musées», réservera de nombreuses surprises. Cette soirée sera également l'occasion d'admirer la richesse culturelle de la région. L'entrée est à 8.- pour les adultes et est gratuite pour les moins de seize ans. Ambiance festive et conviviale sera au rendez-vous.

Nuit des Musées en Gruyère, 10 novembre 2018, musées de la Gruyère, de la Glâne, du Pays-d'Enhaut et du Gessenay.

Le plus beau texte

Événement à ne pas manquer, le Prix de la Sorge revient cette année à la Grange de Dorigny, le 3 décembre à partir de 19h. Qui seront les trois gagnants du concours littéraire? La réponse vous sera communiquée ce soir-là, après la délibération du jury suivant: Erwan Le Bec, Adrian Bürki, Inès Marques et Suzanne Badan. Dans une ambiance festive, ponctuée d'interludes musicaux, vous pourrez également profiter d'un super apéro préparé avec amour par le comité de *L'auditoire*. Venez nombreux, on se réjouit!

Prix de la Sorge, le 3 décembre, La Grange de Dorigny, Université de Lausanne.

Une famille délirante

Replongez-vous dans les souvenirs de votre tendre enfance (ou plutôt de celle de vos parents) devant la nouvelle comédie musicale *La famille Addams*. La célèbre famille américaine, que l'on peut retrouver dans divers films, bandes dessinées et séries télévisées, est de passage au Théâtre de Beaulieu le 17 et le 18 novembre. Les portes ouvrent à 18h30 et le spectacle (qui n'est pas réservé qu'aux parents) commence à 20h00. Un show torquant à ne pas manquer.

La Famille Addams, le 17 et 18 novembre 2018, Théâtre de Beaulieu, Lausanne.



Théâtre de Beaulieu

Et aussi...

Spectacle *Cacà*, La Traverse, Genève, du 1^{er} au 11 novembre.

***Zoo Story ou presque...*, Théâtre du Passage, Neuchâtel, du 2 au 4 novembre.**

Repas Meurtres et Mystères: La ruée vers l'Ouest – à la gare – voie 6, Montreux, du 2 novembre au 22 décembre.

Concert de Jean-Pierre Huser et Yves Cloutier, Les Ateliers de la Côte, Etoy, du 4 au 22 novembre.

Projection cinématographique: *La Promesse de l'Aube*, Théâtre de Grand-Champ, Gland, le 6 novembre.

Biennale de l'Image en Mouvement 2018, Centre d'Art Contemporain, Genève, du 8 novembre au 3 février.

***Swiss Press Photo & World Press Photo*, Château de Prangins, Nyon, le 8 novembre.**

Spectacle *Graine d'Amour 2^e Floraison*, Espace Culturel des Terreaux, Lausanne, du 8 novembre au 25 janvier.

Soirée *High Fidelity*, Le Romandie Rock Club, Lausanne, le 9 novembre.

Nuit des Musées à la Ferme-Asile, Valais, le 10 novembre.

***The Harry Potter Film Concert Series*, Théâtre de Beaulieu, Lausanne, le 11 novembre.**

Jockers! Comedy Club, Croix-d'Ouchy, Lausanne, du 14 novembre au 15 mai.

Exposition «Le MIR s'expose», Musée international de la Réforme, Genève, le 25 novembre.



Les artistes au front

CONFLIT • Cela fait cent ans que s'est terminée la Première Guerre mondiale, un tournant dans l'art de la bataille, mais également dans l'art en général. Dépeindre la guerre moderne n'est pas une mince affaire pour les artistes, nombreux à avoir été mobilisés. Les modèles traditionnels de représentation laissent dès lors la place à d'autres.

Cette année marque le centenaire de la fin de la Première Guerre mondiale, un conflit sanglant ayant fait près de dix millions de morts du côté des soldats et un peu moins pour la population civile. De cette guerre découlent plusieurs changements politiques, sociaux et culturels. L'art n'a pas été épargné par ce bouleversement, d'autant plus que parmi les poilus se trouvent un certain nombre d'artistes. Comment dépeindre l'horreur de ce combat dépersonnalisé dans lequel les soldats ne sont que des pions anonymes? Est-il possible de représenter les tranchées, les éclats d'obus ou encore les corps déchiquetés de manière traditionnelle? De quelles missions sont chargés les artistes au front?

Les représentations de la guerre

Durant longtemps, les batailles sont représentées de manière épique et patriotique, en témoignent les peintures sur la guerre franco-prussienne. A travers leurs œuvres, les artistes font ressortir le courage et l'exaltation des combats; il s'agit souvent de commandes d'Etat qui privilégient les panoramas et le style «réaliste».

La guerre moderne, difficilement observable, entraîne une rupture dans les codes visuels

«Jusqu'à-là, les représentations de la guerre mettent en valeur les chefs, dominant les champs de bataille, et les actions héroïques», explique Philippe Kaenel, historien de l'art à l'Université de Lausanne. «Or, la Première Guerre mondiale est statique (c'est dans les tranchées, le *no man's land* que l'on meurt) et invisible (les actions ont lieu souvent la nuit, dans le flash des fusées éclairantes et l'opacité des gaz).» De ce fait, cette guerre moderne, difficilement observable, entraîne une rupture dans les codes visuels qui prévalent



Fernand Léger, *La partie de cartes*, 1917

jusqu'à-là. Bien que certains artistes tentent de représenter la réalité des combats selon des modèles classiques, d'autres langages artistiques semblent plus adéquats pour exprimer l'indescriptible: ceux initiés par les mouvements d'avant-garde tels que les expressionnistes, futuristes ou cubistes.

Les mouvements d'avant-garde

L'absence de perspective, les figures géométriques ou encore le fractionnement des couleurs sont autant de caractéristiques du cubisme, dont l'esthétisme s'adapte aux paysages dévastés par la guerre, jonchés de ruines et méconnaissables. Fernand Léger, alors jeune artiste mobilisé en tant que brancardier, parle de Verdun comme de «l'académie du cubisme». En effet, il écrit dans ses lettres: «Il y a dans ce Verdun des sujets tout à fait inattendus et bien faits pour réjouir mon âme cubiste. Par exemple, tu découvres un arbre avec une chaise perchée dessus. Les gens sensés te traiteront de fou si tu leur présentes un tableau composé de cette façon. Pourtant il n'y a qu'à copier. Verdun autorise toutes les fantaisies picturales.» Alors qu'il est à l'hôpital en convalescence, Léger va peindre *La partie de cartes*, qui représente des soldats en train de jouer dans un lieu

indéterminé; leur corps se résumant à des cylindres métalliques rappellent la forme des canons. La guerre semble transformer l'homme en machine même. D'un autre côté, cette guerre cauchemardesque marque l'expressionnisme, dont fait partie le peintre allemand Otto Dix, mitrailleur durant le conflit. Ce dernier publie en 1924 une série de 50 estampes intitulée *Der Krieg*, qui retrace le quotidien de la guerre dans toute son horreur.

La guerre semble transformer l'homme en machine

A travers ses œuvres – dont le style détaillé accentue le macabre – il exprime une réalité insoutenable. Philippe Kaenel rappelle par ailleurs que le mouvement dada est né du rejet de la guerre et prend ses racines à Zurich, qui accueille alors plusieurs artistes fuyant la conscription.

Missions artistiques au front

Parmi les artistes mobilisés durant la guerre, un certain nombre d'entre eux (peintres, sculpteurs ou encore décorateurs de théâtre) sont recrutés dans la section de camouflage. De par leur talent artistique, ils contribuent à défendre le pays. Tel

est le cas d'Henri Bouchard, sculpteur français qui se démarque par sa technique du trompe-l'œil.

Des artistes sont envoyés au front dans le cadre de missions artistiques

En effet, il invente des arbres observatoires qui, mis en première lignes, font plus vrais que nature; mais ces derniers sont en réalité blindés et l'intérieur cylindrique permet à un observateur de se cacher. De plus, le sous-secrétariat d'Etat aux Beaux-Arts en France mandate des artistes, réformés ou trop âgés pour combattre au front, dans le cadre de missions artistiques. C'est le cas de Félix Vallotton, né à Lausanne et naturalisé Français, qui se rend pendant trois semaines à proximité des lignes ennemies afin de raconter la guerre. Philippe Kaenel explique que «d'une part, les peintures réalisées dans le cadre de "missions" servent les artistes qui ne peuvent plus vivre dans un marché en ruines et peuvent ainsi participer à la guerre par l'art et la propagande. D'autre part, les œuvres d'art (dont la gravure et l'affiche font également partie) répondent à la volonté de l'armée et de l'Etat de stimuler le patriotisme, en invitant la population à soutenir financièrement les efforts de guerre». Par ailleurs, la photographie de guerre, qui fait son apparition dans les années 1840, va se développer considérablement durant le conflit. Finalement, la Première Guerre mondiale est synonyme d'innovation, tant dans le domaine de la technologie militaire que dans celui de l'art. •

Mathilde de Aragao

Zoom sur une nuance

PARADOXE • Bien que dans l'imagerie collective le jaune évoque le soleil et le bonheur, sa symbolique se rapporte à la trahison et au mensonge. Dans les sociétés occidentales, il jouit d'une faible popularité. Analyse d'une couleur mal aimée.

Dans l'Antiquité, le jaune est populaire et il n'est pas rare de se parer de tenues complètement jaunes. Un tournant s'opère au Moyen Âge, où le jaune – bien qu'abondant dans les enluminures et les vitraux – délaisse ses qualités au profit de l'or. En effet, il devient synonyme de trahison, de mensonge et de maladie, alors que l'or représente la richesse, la lumière et la joie. Néanmoins, Michel Pastoureau, historien et spécialiste de la symbolique des couleurs, rappelle sur France Culture que «l'or a également ses mauvais côtés, ceux de la cupidité et de l'avarice».

Le jaune en peinture

Dès lors, l'iconographie chrétienne joue un rôle important dans l'emploi de ces couleurs, reliant l'or à la sacralité et le



jaune à Judas – comme en témoigne *Le Baiser de Judas*, célèbre peinture de Giotto di Bondone. Dans le domaine artistique, le jaune est souvent sollicité. Couleur primaire, elle apparaît naturellement lorsque Mondrian s'approche du degré zéro de la peinture. Quant aux incontournables tournesols de Van Gogh, il en découle la rumeur selon laquelle leur auteur ingérait du jaune pour se rendre heureux. En vérité, il n'en est rien : le peintre tentait en fait par là de s'empoisonner, car il souffrait

d'une pathologie qui le faisait avaler n'importe quoi.

Amour et désamour

Le jaune rend-il heureux en Occident ? Pas sûr, étant donné que la couleur est la moins appréciée dans cette partie du globe, à l'inverse du bleu, qui remporte la première place. Le jaune demeure-t-il alors empreint des stigmates religieux qui ont tâché sa réputation au Moyen Âge ? Aujourd'hui, l'adage «jaune cocu» résiste encore : couleur du trompeur, il est aussi couleur du trompé. L'expression «rire jaune» s'inscrit également dans un rapport négatif à la couleur. Toutefois, le cyclisme va lui conférer un nouvel atout avec la création du maillot jaune dans le Tour de France, dont l'objectif est de distinguer le leader. Ce serait

peut-être là une première victoire pour le jaune. Par ailleurs, il devient de plus en plus tendance dans la mode, le «jaune Gen-Z» étant la couleur phare de la saison printemps/été 2018. Au final, on ne saurait expliquer pourquoi elle est tant rejetée en Occident.

Le jaune est synonyme de trahison, de mensonge et de maladie

Il est évident que par la multiplicité des images associées au jaune – positives et négatives – cette couleur semble marquée par le paradoxe. •

Carmen Lonfat, Sacha Toupance et Mathilde de Aragao

Le génie de l'estampe

JAPON • Si les admirateurs de *La grande vague de Kanagawa* sont nombreux, peu connaissent en revanche l'auteur de cette célèbre estampe. L'auditoire revient sur l'œuvre du peintre, graveur et dessinateur japonais Katsushika Hokusai.

Katsushika Hokusai naît en 1760 à Edo (actuelle Tokyo) où il passe la grande majorité de sa vie et s'éteint en 1849, laissant derrière lui une œuvre esthétiquement remarquable. Le jeune garçon apprend le dessin auprès de Katsukawa Shunsho, un maître de l'*ukiyo-e* – un mouvement artistique de l'époque Edo, qui tente de saisir les intérêts des classes les plus modestes de la société japonaise.



Hokusai, *Le pêcheur de Kajikazawa*, 1831-1833

Toute sa vie, Hokusai reste attaché à l'esthétique *ukiyo-e* qu'il sublime finalement dans l'une de ses œuvres les

plus fameuses : les *Mangwa*, un recueil de croquis représentant des scènes de la vie quotidienne, des animaux, des paysages ou encore des créatures fantastiques. En somme, un miroir de la vie réelle ainsi que de l'imaginaire conscient et inconscient des Japonais.

Un précurseur

Bien qu'elles reprennent certains thèmes du mouvement *ukiyo-e* comme des scènes de toilette ou de travail d'artisans, les œuvres du maître se démarquent de celles de ses contemporains. Tandis que les codes artistiques japonais de l'époque encouragent une virtuosité froide et compassée, qui se transcrit dans des dessins répétitifs de sujets conventionnels où s'observe la raideur du conformisme, Hokusai donne à ses personnages des passions et des emportements véritables. Il ne cherche pas à séduire, mais plutôt à faire ressortir le fond commun de la nature humaine. Ce désir de transgresser les lignes et de briser les codes, Hokusai le

revendique à travers toute sa création, notamment par l'usage qu'il fait de la perspective occidentale. À l'aide de celle-ci, Hokusai réalise une série de quarante-six estampes, peut-être son projet artistique le plus abouti : *Les 36 vues du Mont Fuji*, une ode à l'unicité harmonieuse de la nature et à la place que l'Homme y tient. Selon Sophie Felder-Almeida, enseignante d'Histoire de l'art au Collège Calvin, «cette série illustre magnifiquement le modernisme avant-coureur d'Hokusai par l'originalité de ses cadrages suggestifs et par ses lignes simplifiées à l'extrême, qui aboutissent à un graphisme épuré, déjà proche de ce que l'on retrouvera plus tard dans l'art contemporain».

L'héritage

De cette curiosité bienveillante de la vie qui porte Hokusai naît un univers si éclatant que son rayonnement se ressent dans le monde entier et à travers les âges. À partir de 1870, les estampes d'Hokusai se popularisent en

Europe et les peintres impressionnistes et postimpressionnistes y puisent les mystères de l'évanescence ainsi qu'une fascination panthéiste si caractéristique de l'esprit japonais.

Ses estampes se popularisent en Europe

Ces emprunts à l'art japonais que l'on nomme aujourd'hui japonisme s'observent entre autres chez Cézanne, Monet ou Van Gogh, que ce soit à travers les sujets ou la technique. Non content d'avoir renouvelé un art japonais qui s'essouffait, Hokusai a su capter l'essence évanescence des choses pour la transmettre au monde. Quelle douce ironie que l'œuvre de cet artiste si appliqué à saisir le fugace ait, à travers l'héritage qu'elle a laissé à l'art, atteint l'éternité. •

Sébastien Brunshwig

Berne sur quatre roues

Le Musée d'histoire de Berne met en lumière le Grand Prix Suisse automobile qui a réjoui toute la Suisse de 1934 à 1954.

À partir de 1931, Berne accueille des courses de motos. Plus tard, en 1934, se déroule aux portes de la capitale, dans la forêt de Bremgarten, le Grand Prix Suisse automobile qui est l'évènement sportif suisse le plus populaire jusqu'en 1954. Pour l'occasion, des trains spéciaux circulent et des parkings sont construits pour accueillir des milliers de spectateurs (le record est de plus de 120'000 spectateurs en 1948 alors que la population de Berne compte alors 141'000 habitants). Finalement, un accident tuant 84 personnes durant les 24 Heures du Mans en 1955 met un terme aux courses bernoises de la même année. Ainsi, les critiques devenant de plus en plus négatives à l'égard des courses, une interdiction nationale visant les compétitions automobiles en circuit fermé est proclamée. A travers l'exposition temporaire élaborée par le Musée d'histoire de Berne, les visiteurs pourront découvrir (jusqu'au 22 avril) toutes sortes de modèles de voitures et motos utilisés durant ces courses. Par exemple, la Bugatti Type 35B qui pouvait atteindre jusqu'à 210 km/h. Des tribunes permettent de s'im-



ger dans l'ambiance d'antan grâce à un écran qui diffuse les courses. Tout au long de l'exposition, des immenses images illustrent le tout. De plus, des panneaux explicatifs placés partout dans l'exposition informent les visiteurs des détails des courses et des conséquences économiques et sociales. •

Nora Thaci

Au fil des œuvres: Face à la mer

Simple élément de décor de l'Antiquité au Moyen Age, le thème de la mer s'impose dans les représentations culturelles dès la Renaissance. Retour sur un motif qui a amarré divers rivages de perceptions, tant picturales que littéraires ou musicales.

Dans l'Antiquité, la mer n'existe presque pas dans l'art visuel; elle n'est qu'un simple support décoratif qui accompagne la représentation de divinités, telles que Poséidon chez les Grecs. Dans la peinture égyptienne, l'onde azure, nonchalamment esquissée, est représentée par des stries irrégulières sur les calices, obélisques ou encore pétroglyphes, dans un contexte limité à la narration. A l'aube du Moyen Age, la mer s'octroie, au mieux, le droit d'accompagner les représentations des castes



Gentile da Fabriano, Retable Quaratesi, 1425

seigneuriales. Il faut attendre la Renaissance pour pouvoir témoigner d'une perception indéniablement plus sensible de la houle marine. En effet, c'est à cette époque que les premiers émois artistiques s'entichent du caractère rebelle de la tempête. En 1425, Gentile da Fabriano dépeint saint Nicolas de Bari en train de sauver un navire du naufrage; ce tableau qui fait partie d'une série illustrant la vie du saint en question est sans doute l'œuvre pionnière de l'art maritime. Bien plus tard, les flots déchaînés qui heurtent avec fracas les rives érodées par le temps et représentent tous les dangers du monde vont s'illustrer avec brio sous le pinceau de Géricault dans sa célèbre peinture *Le radeau de la Méduse* réalisée entre 1818 et 1819. Par ailleurs, le thème de la tempête est aussi mobilisé à travers les vers de Joachim du Bellay, poète français du XVI^e siècle, dans son poème intitulé *Je vois, Dillier, je vois séréner la tempête*. Mais le vrai basculement qui propulse la mer sur le devant du tableau se fait au cours du XVIII^e siècle. La mer survole la production artistique et sème par poignées des embruns d'influences sur les mondes littéraires, musicaux ou



Géricault, Le radeau de la Méduse, 1818-1819

picturaux. La perception du monde maritime se modifie progressivement, notamment face au tournant que prend l'humanité. A cette époque charnière où l'on agrandit sa vision du monde, où l'on découvre que notre continent n'est pas l'îlot isolé au milieu de l'étendue infinie d'eau, les infrastructures changent d'utilité. Les ports, devenant des lieux d'échanges où le commerce s'intensifie, n'endossent plus qu'un seul rôle, à savoir être des plaques tournantes pour le transport de matériel de guerre lors de batailles navales. Dès lors, les artistes s'attardent longuement et particulièrement sur les mouvements des flots, décomposent chaque détail qu'ils arborent. De ce fait, une question se pose: comment représenter le fruit des heures passées à contempler la mer, cette réalité si touchante? Monet est de ces artistes qui vont entamer cette quête du naturel, ou le désir de ne pas s'éloigner de l'image qu'ils ont face à eux. Baudelaire et son poème *L'homme et la mer* et Rimbaud avec *Le bateau ivre* suivront, décuplant de leur sensibilité poétique la fragilité touchante d'un instant sur la plage. La mer est en définitive un thème qui a évolué au fil des siècles, ne se limitant pas qu'à un seul domaine artistique. Nombreux sont les artistes à s'être jetés à l'eau, mais nul doute qu'il reste encore beaucoup à explorer. •

Chiara Caccivio et Mathilde de Aragao

Ode à un ami

Catherine Cusset livre un panorama de vie, ainsi qu'un voyage psychologique à travers *L'autre qu'on adorait*.

Si certains livres laissent leurs lecteurs franchés ou indifférents, d'autres frappent en plein cœur et modifient leur perception du monde. *L'autre qu'on adorait* fait partie de ces livres qui frustrent ou émeuvent, amusent ou énervent, mais marquent l'esprit à coup sûr. Publié en 2016 chez Gallimard, ce roman de Catherine Cusset est nommé pour de nombreux prix, et est notamment finaliste du Goncourt. Dans cette lettre ouverte de l'auteure qui s'adresse par une narration en «tu» à un ancien amant et ami dénommé Thomas, le lecteur assiste impuissant à la déchéance sociale de cet homme qui a pourtant tout pour réussir. Atypique, intelligent, séducteur et vif, le prologue commence par le suicide de ce personnage principal à l'âge de

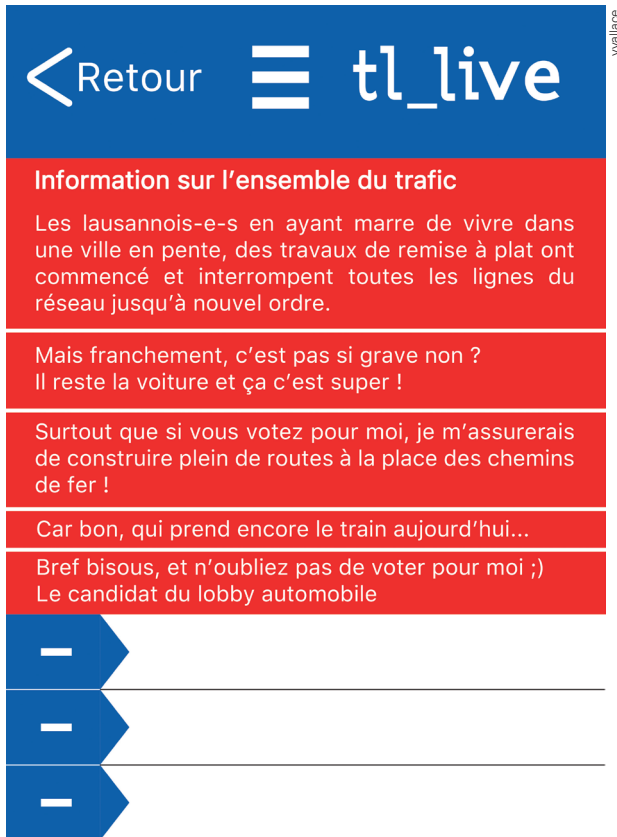


39 ans. Bien que cette entrée en matière tragique puisse effrayer, ce qui fascine, c'est la description biographique d'une vie, choix après choix, échecs après échecs, qui désillusionne autant qu'elle pousse vers une fuite en avant. Retraçant l'existence de Thomas avant sa mort, l'écriture incisive et lucide de Catherine Cusset décortique le milieu culturel et universitaire dans lequel il essaie de se démarquer, ses allers-retours entre la France et les Etats-Unis, son caractère fougueux et ses aspirations, ainsi que sa vie amoureuse riche et passionnée. Ce panorama expose en définitive l'impossibilité pour une personnalité hors-norme de se conformer à une trajectoire sociale trop rigide. Un hommage à l'ami disparu qui fait réfléchir sur la vie intérieure qui anime chacun et ce que l'on en donne à voir aux autres. •

Liana Doudot

Un coup de crayon

Whatsapp envahi par les Fake News lors de la présidentielle brésilienne: quelle application sera la prochaine victime ?



A la rencontre de... Lozart

Pour cette nouvelle année, *L'auditoire* vous emmène à la rencontre d'artistes de la région et vous fait découvrir des projets culturels créatifs et innovants. Ce mois-ci, nous mettons à l'honneur l'association Lozart, «vitrine» des artistes de Suisse romande.

Pouvez-vous vous présenter?
On est trois membres fondateurs (Lucas, Lancelot et Martin) et on est quatre membres au comité (avec Gabriel), qui organisons tout. On est tous des jeunes dans la vingtaine.

Comment est née cette association? Qui sont les artistes qui en font partie?

Le projet est né d'une passion. A la base on est passionnés d'art, on fait de la peinture, mais c'est né d'une volonté de montrer notre travail et après en se développant, on a vu qu'il y avait énormément de talents dans la région en Suisse romande qui méritaient vraiment d'être reconnus. Notre

but est de leur organiser des expositions, des vernissages et d'être vraiment un soutien pour les artistes. On vise aussi à rendre tout ce milieu artistique accessible à tout le monde. On a des artistes qui ont presque la quarantaine et d'autres qui ont 17-18 ans. Ça va de Lausanne, Sion, à Genève. Et on a des artistes qui ont déjà une grande renommée et dans les expos, ils sont à côté de gens qui n'ont jamais montré leur travail.

Quels sont vos prochains projets?
Le prochain projet, c'est une exposition qu'on appelle «spontanée». Le 16 novembre, une dizaine d'artistes vont venir peindre en *live*. Puis le lendemain,

Les trois conseils de...

Chaque mois, un membre de l'Université de Lausanne vous fait découvrir trois objets culturels de son choix.

DAVID RACCAUD, MEMBRE DE LA FÉDÉRATION DES ASSOCIATIONS D'ÉTUDIANT-E-S DE L'UNIL (FAE)

UNETOILE

Christ de saint Jean de la Croix

Une des peintures les plus célèbres du grand Salvador Dali, celle-ci est exposée au musée Kelvingrove, à Glasgow. A elle seule, elle donne une excellente excuse pour partir quelques jours dans cette ville écossaise réputée pour sa vie nocturne. Puissante et prenante, la perspective de cet incroyable tableau ne laisse personne insensible, laissant le spectateur s'évader vers un paradis inaccessible.



Lucas Koiz

UN LIVRE

La zone du Dehors

Écrit par un auteur incroyable mais pas assez connu, qui n'a malheureusement écrit que deux livres pour le moment, *La zone du dehors* d'Alain Damasio. Ce roman de science-fiction d'une subtilité et d'une justesse rare parle des limites de la démocratie et de la révolution. Bien écrit, moderne, ce livre est malheureusement un peu éclipsé par son deuxième texte, *La horde du contrevent*, tout aussi bon. A lire lorsque l'envie d'une révolution s'empare de vous.

UN FILM

The Lobster

Réalisé par Yórgos Lánthimos et primé au Festival de Cannes de 2015, ce bijou du cinéma est indescriptible. Son synopsis ne lui rend pas hommage: dans un futur proche, les célibataires ont 45 jours pour trouver l'âme sœur, sans quoi ils sont transformés en animaux. Pourtant, il s'agit d'une expérience cinématographique incroyable, où l'image, le son, le texte et le jeu subliment cette œuvre dont on ne se remet jamais complètement. •

Retrouvez Lozart sur Instagram: @lozart.ch

Qui est votre âme sœur?

Chien méchant
méchant



Le Dossier sur le mariage a éveillé en nous une envie de réunir deux êtres voués à s'aimer pour l'éternité. En effet, *L'auditoire* endosse le rôle d'entremetteur et vous révèle qu'il suffit uniquement de respecter quelques conditions pour trouver son âme sœur. Alors, qui est votre moitié?

LES CONDITIONS

- Si ton signe astrologique est Gémeaux, ton âme sœur est ton frère.
- Si ton signe astrologique est Balance, #BalanceTonPorc.
- Si ton signe astrologique est gaucher, ton âme sœur est Karl Marx.
- Si tu aimes apprendre des noms d'animaux bizarres, ton âme sœur est Google Docs.
- Si tu aimes la coriandre, tu n'as pas d'âme sœur.
- Si ta personne est sacrée, ton âme sœur est Jean-Luc Mélenchon.
- Si tu aimes les Sims, ton âme sœur est à *L'auditoire*.
- Si tu es resté bloqué en 2011, ton âme sœur est David Guetta.
- Si tu kiff le francé, ton amme seur es Mark Bonan!!!
- Si tu crois en l'existence des Jackalopes, ton âme sœur est imaginaire.
- Si tu es né après les années 2000, ton âme sœur est David.
- Si tu ne mouilles pas ta brosse à dents, ton âme sœur est Nicolas Hulot.
- Si tu n'aimes pas le changement d'heure, ton âme sœur est l'Union européenne.
- Si tu aimes t'ambiancer, ton âme sœur est FLOOR3NT.
- Si tu as un AG (et que tu aimes les trains), ton âme sœur est Antoine Schaub.
- Si tu es sur Jodel 24h sur 24, ton âme sœur n'est pas dessus. Arrête.
- Si tu aimes les beaux gosses de ta région, envoie Beau au 123456.
- Si tu aimes regarder ton reflet dans une rivière en chantant, ton âme sœur est Zac Efron.
- Si tu aimes les conversations profondes, ton âme sœur est Siri.
- Si tu aimes sortir des cavernes, ton âme sœur est Platon.
- Si tu cherches un travail en traversant la rue, ton âme sœur est Emmanuel Macron.
- S'il t'arrive de faire au moins une pompe, bravo.
- Si tu as oublié de mettre un intertitre, un chapô, un exposant ou un mot-clef, tes âmes sœurs ne sont surtout pas les co-rédactrices en chef de *L'auditoire*.

LES ÂMES SOEURS

